Le Monde des LIVRES
SAMEDI 12 JUILLET 1997

ALLAN GURGAMUS
page III

LITTÉRATURE RUSSE
pages IV et V

LA CHRONIQUE
de Roger-Pol Droit
page VI

MUSIQUE
Une vie, une œuvre : l'intégrale Benjamin Britten par Xavier de Gaulle
page VII

Paris en fête

Qu'elle séduise ou agace, la capitale suscite encore et toujours le plus vif intérêt. Feux d'artifice éditoriaux pour la Ville Lumière

Philippe-Jean Catinchi

Paris occupe une place résolument à part parmi les villes d'Occident. Le constat n'a rien de nombriliste puisqu'à l'heure où la maison new-yorkaise Holmes & Meier publie la traduction de l'ouvrage de Johannes Willms, *Paris, Hauptstadt Europas 1789-1914* (Beck, 1988), encore inédit en France, Jean Favier s'interroge avec une lucidité lassée sur la pertinence des études sur le lieu : *« Fallait-il écrire de nouveau une* Histoire de Paris *? Tant de livres ont précédé celui-ci... »* Il s'y résout cependant et nous offre un formidable travail dont le plan traduit ce malaise. Si l'état de la recherche historique justifie une vaste synthèse, Favier entend ne pas se faire piéger par le risque majeur : confondre l'histoire du pays avec celle de sa capitale. D'Etienne Marcel aux ligueurs, de la Fronde à la Commune ou à la Libération, les moments retenus dans *Quand l'histoire de France se fait à Paris* sont ceux des crises, des déchirures, ce qui fait la part trop belle à la convulsion dans l'élaboration de la nation comme de sa conscience. C'est sans doute pourquoi cette imagerie prévisible est rejetée en fin d'ouvrage, après les « Structures » qui organisent l'espace et la société de la ville, les critères politiques, culturels et économiques qui assurent sa réputation et son rayonnement (« Une ville d'exception ») et les usages de la vie, publique comme privée, du citadin (« La vie au quotidien »).

Tout serait à relever : la subtile distinction entre l'image codifiée de la Parisienne et la conception du Parisien, si floue qu'elle amalgame les extrêmes ; l'aventure des noms de rues, comme celle de la langue lorsque les rimes populaires restituent les phrasés perdus ; les sons de la cité, l'obsession de l'approvisionnement pour nourrir un ventre sans cesse dilaté, et le contrôle policier qui confond clercs et laïques, marginaux et truands. L'émotion populaire, qui gagne aussi volontiers le cimetière que la grève, justifie le repli des temps modernes sur une sphère privée, dont Favier relève le charme parfois coquin lorsque l'hôtel particulier se transforme en « folies », tandis qu'au club des nantis répond la séduction débraillée des guinguettes. Le lecteur gourmand tenté de picorer dans les entrées multiples (« bains », « tourisme », « jeux et sports », « badaud ») devrait tenter d'aborder l'ouvrage dans son ensemble : il y lira un portrait complexe et sensible de la ville qui aide à comprendre la fascination qu'exerce Paris, même auprès de ceux qui la dénigrent.

Il est toutefois d'autres histoires que la quête des racines. En se penchant sur la Bastoche, avec une passion que son style enflammé assume pleinement, Claude Dubois rend sa mémoire aux rues borgnes et aux bals musette, à l'argot de la rue aux Auvergnats de Paris, aux crimes de barrière et de la sensualité âpre d'une fibre populaire chassée du centre par le regard d'Haussmann. Ce travail enthousiaste est un hommage appuyé à un style de musique à travers le lieu qui la célèbre : le Balajo de Jo Privat relayant le Bouscabal, quand les bourrées et javas y rythmaient la vie d'un monde de l'ombre où poussaient cependant les *« fleurs de pavé »* de la tradition littéraire. C'est ce qu'a vu Vincent Milliot, dans *Paris en bleu*, où passe, intacte, la capacité de séduction, de fascination permanente de la ville et qui a provoqué une centralisation hors pair. Robert Mandrou avait naguère rouvert la Bibliothèque bleue de la littérature de colportage. A son tour, Milliot travaille sur la construction de l'imaginaire urbain. On est frappé par la continuité du monumental : c'est en s'enracinant dans le temps long et la tradition héritée de l'antique que naît le visage de Paris. Comme guides et almanachs délivrent l'information utilitaire, la littérature joue la carte du spectaculaire (burlesque ou insolite). On parcourt ainsi la galerie encombrée d'un monde citadin pittoresque – celui des *« petits métiers »* – ou inquiétant, marginaux et criminels portant vite la légende noire de la ville, si excitante que les romanciers du XIXe siècle en feront l'indispensable ingrédient des feuilletons populaires.

Il est encore d'autres Paris de plume. L'essai de Marie-Claire Bancquart relit avec la même alacrité toutes les visions littéraires du Paris Belle Epoque : sa métamorphose politique, « victime » de l'affaire Dreyfus, mais aussi sa projection dans le monde de l'effroi. Le Paris-mystère des milieux d'affaires plus ou moins louches qu'élucident ou épaississent à l'envi les personnages de Gaston Leroux et Maurice Leblanc, sur fond de rengaine de cabaret apache, quand Fantômas recrute chez Bruant... Moins poétiques, les anticipations du temps optent pour la contre-utopie qui prévoit les révolutions de la communication et du transport mais pressent aussi la pollution, l'épidémie ou la déshumanisation. Le charme obstiné du Paris des passeurs de rives, de Toulet à Apollinaire, ne dissipe pas le malaise dont Paris porte désormais l'empreinte littéraire. Reste la flânerie, ce luxe nécessaire du voyageur de ville, visiteur érudit à la Stendhal ou fils du lieu auquel il dédie ses explorations et ses rêves, tels Léautaud ou Léon-Paul Fargue. Pour qui arpente aujourd'hui une ville-texte, l'appropriation du lieu passe par une soif de savoir qui justifie la multiplication des guides. Comme s'il fallait préférer l'information reçue à l'écho intime que l'endroit nous renvoie. Signalons toutefois le remarquable *Guide du Paris médiéval* de Laure Beaumont-Maillet ; informé et précieux, il se distingue, en marge de ses qualités d'écriture, par ses mises au point archéologiques aussi prudentes que bienvenues.

Le parcours aventureux d'un chien et d'un chat, échappés d'un logis mal fermé, permet à Lionel et Philippe Koechlin (dont ce fut le dernier ouvrage) de traiter la traversée de Paris à leur manière : tendre, ironique, narquoise aussi. Lieux convenus ou plus secrets, cette promenade personnelle a la grâce malicieuse que les hommes de lettres osent moins souvent. Paris comme un jeu de piste pour enfants, sans boussole ni impatience ? Le trait précis de Lionel Koechlin traduit sans réalisme contraignant la magie de la flânerie désinvolte. La meilleure façon de découvrir Paris comme d'en célébrer le miracle.

DOISNEAU/RAPHO
Rue de Nantes, 14 juillet 1955

PARIS
Deux mille ans d'histoire
de Jean Favier.
Fayard, 1 008 p., 198 F.

PARIS EN BLEU
Images de la ville dans la littérature de colportage (XVIe-XVIIIe siècles)
de Vincent Milliot.
Ed. Parigramme, 192 p., 150 F.

PARIS « BELLE ÉPOQUE » PAR SES ÉCRIVAINS
de Marie-Claire Bancquart.
Ed. Adam Biro/Paris musées, 160 p., 150 F.

LA BASTOCHE
Bal musette, plaisir et crime 1750-1939
de Claude Dubois.
Ed. du Félin, 420 p., 159 F.

GUIDE DU PARIS MÉDIÉVAL
de Laure Beaumont-Maillet.
Ed. Hazan, 200 p., 175 F.

CHIEN & CHAT DANS PARIS
de Philippe et Lionel Koechlin.
Seuil, 128 p., 59 F.

L'homme qui ne voulait pas grandir

Avec une ironie qui n'exclut pas la générosité, Martin Walser nous livre le récit d'un double naufrage

DORN OU LE MUSÉE DE L'ENFANCE
(Die Verteidigung der Kindheit)
de Martin Walser.
Traduit de l'allemand par Hélène Belleto,
Livre de poche, 541 p., 55 F.

Qu'est-ce qu'un perdant ? Un individu poursuivi par le malheur ? Jamais compris des autres, ne trouvant pas sa place dans le monde ? Tout cela est vrai, mais masque l'essentiel. Comme le vrai gagneur aime gagner, le vrai perdant est celui qui aime perdre, trouvant une secrète volupté dans l'échec.

Alfred Dorn est né à Dresde le 9 septembre 1929. Les fées qui se sont penchées sur son berceau ont été généreuses : enfant prodige, exceptionnellement doué pour la musique, Alfred développe même, en devenant un jeune homme, une troublante ressemblance avec Humphrey Bogart. Mais le malheur est déjà inscrit dans cette similitude avec un faux dur, un héros séduisant par sa fragilité même. La vie, ce n'est pas du cinéma, et les événements vont faire peu à peu basculer l'existence d'Alfred Dorn.

« Livre de poche »

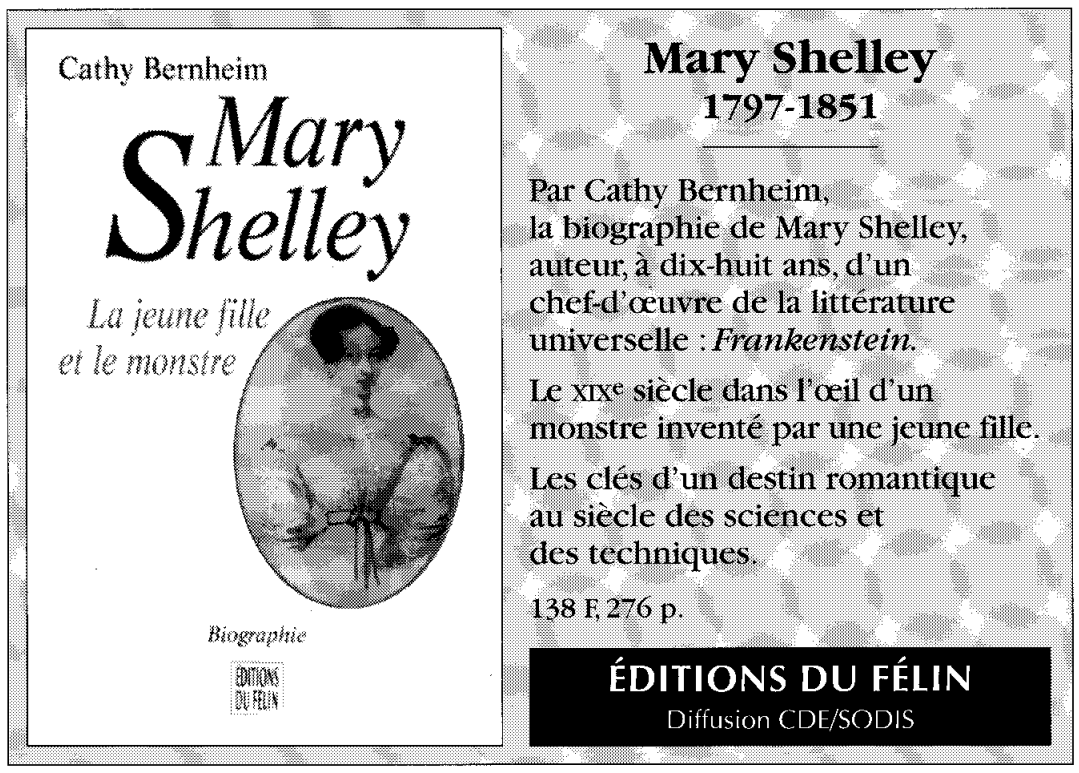
Après la guerre, ses parents se séparent ; Alfred reste avec sa mère, qui ne tolère plus de sa part le moindre signe d'attachement pour cet homme qui l'a quittée. Le traumatisme familial est bientôt doublé d'un traumatisme national : la division de l'Allemagne en 1949. Pour poursuivre ses études de droit, interrompues pour des raisons politiques, Alfred passe à l'Ouest et s'installe dans la partie occidentale de Berlin où il vit dans la nostalgie de sa ville natale. Malgré les exhortations de son père, qui vient le voir parfois et qui s'est remis en ménage avec une jeune femme de vingt ans de moins que lui, il n'arrive pas à se faire des amis – encore moins des amies. Une seule chose importe : l'attachement pour sa mère qui prend des allures d'amante exigeante.

Les relations entre l'Est et l'Ouest ne cessent de se détériorer : émeutes à Berlin-Est, insurrections en Hongrie. Il faut maintenant ruser avec la censure pour que les lettres et les colis ne soient pas interceptés ; le ridicule politique entre même en concurrence avec le ridicule individuel ; c'est ainsi que l'étudiant Alfred ne peut plus envoyer son linge à l'Est pour le faire laver et repasser par sa mère ! Motif : interdiction d'importer du linge sale. D'exilé, il devient victime et, par peur de couper le cordon, se complaît dans cette situation qui va le broyer. Prisonnier de contradictions qu'il ne peut résoudre, cultivant un romantisme primaire qu'il est incapable d'assumer, bloqué dans cette capitale qui n'en est que la moitié d'une, irrésolu jusque dans l'ambiguïté de sa sexualité, Alfred va s'appliquer, par l'alchimie des frustrations, à mythifier un passé qui est pour lui la seule source de bonheur, mettant dans cette entreprise la même radicalité que met son pays à effacer son histoire. C'est ainsi qu'il rassemble photos, documents, édifiant peu à peu un véritable musée de l'enfance, centré autour de la figure de sa tyrannique génitrice.

Avec ce roman publié en 1991, Walser se livre à une étonnante performance de conteur. Avec une désinvolture dans la narration qui fait souvent oublier toute la matière brassée, il se fait l'explorateur ironique d'un double naufrage : national mais surtout individuel. L'ironie du conteur qui se délecte à consigner dans le menu toutes ces choses absurdes, désolantes, comiques, ne doit pourtant pas faire oublier l'essentiel : la souffrance, inscrite dans le nom même du héros (Dorn veut dire « épine »).

Et si Alfred Dorn, si méticuleux, si pointilleux, attaché à laisser des traces de ses moindres faits et gestes ne laisse après sa mort aucun testament, c'est peut-être qu'il est tout entier dans son dernier geste : une main crispée sur un livre ouvert, l'histoire de Gaspard Hauser, qui n'a pas su ou n'a pas pu grandir et est mort d'être resté un enfant dans un monde d'adultes.

Pierre Deshusses



L'assassin cinéphile

LE SOLEIL EST MEILLEUR À L'OMBRE
de Jean Rey.
Ed. Hors Commerce, coll. « Hors Noir » (26, rue Picpus, 75012 Paris), 247 p., 95 F.

Roger Vailland prétendait qu'à quarante ans un homme a le visage de ce qu'a été sa vie. Encore faudrait-il exister aux yeux des autres ! Léon Delmas ne se pose plus de questions. Il n'a retenu de sa carrière de figurant au cinéma que l'humiliation d'être au mieux une silhouette dont nul ne connaîtra jamais le nom. Il se console en songeant que la plupart de ses prestations sont restées sur les tables de montage. C'est pourtant sur l'écran qu'il aura connu la vraie vie, en s'identifiant aux personnages de quelques chefs-d'œuvre du cinéma. *La Chasse du comte Zaroff*, d'Ernest Beaumont Schoedsack et Irving Pichel, *Le Cabinet des figures de cire,* de Paul Leni, *Freaks*, de Tod Browning, *Loulou,* de G. W. Pabst, et bien d'autres films auront été ses Venise à lui. Tous les autres protagonistes du deuxième roman de Jean Rey sont eux aussi, à leur manière, des doublures. L'insomnie et l'alcool leur permettent de survivre dans un Paris dont l'auteur dit l'inhumanité actuelle dans un style vif et tranchant. Léon Dumas n'est pas devenu un assassin par hasard ou pour accéder à la célébrité. Il a seulement voulu écrire un scénario parfait, dans lequel les citations cinématographiques seraient une espèce d'hommage à ses maîtres du septième art. Il ne tue donc pas par plaisir ou pour compenser une quelconque frustration sexuelle, mais par esthétisme. Ce qui compte, pour lui, c'est la lumière, le décor de ses crimes, et il n'est pas loin de considérer ses victimes comme des partenaires.

Pierre Drachline

Le voyage infini

Cinq personnages en quête de sens, cinq nouvelles bouleversantes de Sylvain Roumette

AIMER EN D'AUTRES LIEUX
de Sylvain Roumette.
Flammarion, 110 p., 70 F.

Dans la nouvelle « Séville ou la promessse faite à Elvire », Thomas offre à Elvire une figurine en terre cuite qui, cassée, révèle en ses flancs une topaze. Selon une coutume espagnole, les *sapates* sont des objets sans valeur qui cachent un cadeau de prix. Les cinq nouvelles du recueil de Sylvain Roumette, *Aimer en d'autres lieux,* sont des *sapates.* La curiosité première du lecteur est dévoyée. Il croit lire des histoires de désir, de séduction ou de révélation. Il découvre que les humains, comme les plantes et les insectes, se soumettent à un itinéraire de survie.

Sylvain Roumette construit ses nouvelles comme on organise un voyage intérieur. Désirer une femme, c'est avant tout imaginer une évasion et l'écrire, c'est en dessiner le plan. L'histoire la plus fascinante n'a d'intrigue que celle que le personnage principal invente. Hans Petersen élève des truites dans un coin perdu des Cévennes. La particularité de cet ermite est de réécrire des livres qui existent déjà. A partir de comptes-rendus (il a une prédilection pour ceux du « Figaro littéraire »), il recrée le roman dont il ne lira jamais l'original : *« Pas banal, peut-être,* dit-il, *pourtant c'est ce que nous faisons tous, si vous réfléchissez bien. Quand vous lisez un livre, vous vous en racontez un autre. »* Et au passage, il définit le métier de critique littéraire, qui dans le meilleur des cas propose un « papier » qui *« contient assez d'indices pour qu'un paléontologue puisse reconstituer l'animal entier »*. Des deux étapes de la lecture, la plus profitable serait la reconstruction à usage intime, tant il est vrai que le chef-d'œuvre le plus réaliste n'est qu'une illustration cohérente de nos désirs.

Sylvain Roumette repère d'autres indices. Chaque nouvelle est une enquête. Il n'a cure de la vie réelle des personnages qui, tels d'éternels détectives eux-mêmes, sont célibataires et sans passé, sinon, parfois, l'obsession d'une enfance déjà intriguée par le sexe (« Tricastin ou l'emploi du temps »). L'éleveur de truites peut raconter sous de multiples formes une histoire de voyeur qui s'exhibe. Tous les romans pourraient commencer ainsi : un dialogue sur le corps que l'autre regarde. Thomas, incrédule, dépose une pierre précieuse sur le sexe d'une femme. Sa propre jouissance se ferme-t-elle sur cette solitude ? Dans « Bengale ou la nuit des phéromones », le couple s'imprègne longuement des sécrétions secrètes qui inondent la nature. Les lieux n'ont pas de réalité sinon l'émoi qu'ils provoquent en nous permettant de croire renaître quand l'usage de soi-même est anéanti par la routine. Cultiver le voyage, c'est poursuivre le rêve. La femme séduite ou séductrice devient la mémoire et la révélatrice d'un décor occulte, un ailleurs entre deux avions et deux hôtels qui nous livre à la nudité de la rencontre que Sylvain Roumette décrit comme une brève interrogation.

Son narrateur est, comme l'écrivain, un voyeur qui se dissimule dans les franges de la narration, un chasseur de mystères, un décrypteur d'ombres. Chaque récit raconte une halte, à l'issue d'un déplacement dont on ne précise ni le point de départ, ni le point d'arrivée. L'aventure est un sursaut de vie doublé du jeu éphémère et ténu de la passion, le temps d'un abandon, d'un regard, le temps d'une fusion sans lendemain. Une quête vitale pourtant, capable de susciter toutes les audaces : *« Il attendait quelque chose d'elle, et ce qu'il voulait, il le voulait assez fort pour la poursuivre d'un continent à l'autre. »*

H. Ma.

Confiant, égrillard et truculent

LE MEURTRE DU SAMEDI-GLORIA
de Raphaël Confiant.
Mercure de France, 284 p, 120 F.

Romule Beausoleil, la trentaine, ancien ramasseur de tinettes promu conducteur de camion, a été tué d'un coup de pic à glace dans le cou. En découvrant, près des latrines publiques, son cadavre souillé par les excréments des chiens errants, la bougresse Carmélise a eu *« le bec coué »*. L'inspecteur Dorval, sosie de Sidney Poitier, mène l'enquête : un *« vrai pétertête »* !

Les suspects ne manquent pas dans ce quartier de Fort-de-France vivant sous le joug d'habiles manieurs de couteaux à cran d'arrêt, Raphaël Confiant et ses lecteurs s'en moquent. Plus qu'une ténébreuse affaire judiciaire, le rapport de police du 18 septembre 1964 ponctue une savoureuse promenade dans les rues à bisbilles du quartier de Morne Pichevin. Quelques coqs se pavanent ici-bas, à commencer par ce jacoteur de Chrisopompe de Pompinasse, imitateur de Tino Rossi mais surtout déjuponneur, coursailleur de jupons, démantibuleur de virginité. Mais la distribution de cette truculente galerie de portraits est surtout féminine : Ferdine, Philomène, Hermancia, Anastasie Saint-Aude, ardente indienne danseuse de mazurka, péripatéticienne s'offrant contre un bout de popeline, négresses-matadors et déesse bleu nuit ayant attendu *« etcétera d'années avant d'ouvrir son cœur à un homme »*. La population troussée par Confiant est gaillarde ; elle bamboche, braquemarde et *« fretinfretaille dans toutes les positions possibles »*. Sa prose est ironique, impertinente, égrillarde, un cocktail de frénésie sexuelle et créativité linguistique. La langue créole honore avec brio la tradition du travestissement de la douleur en rire.

Jean-Luc Douin

Les soleils d'antan

Huit nouvelles de Roger Grenier. Le bonheur n'est jamais au rendez-vous du souvenir

QUELQU'UN DE CE TEMPS-LÀ
de Roger Grenier.
Gallimard, 180 p., 90 F.

Les personnages de Roger Grenier n'ont pas le goût du bonheur. Cette inaptitude est leur séduction. La longue nouvelle qui ouvre le recueil et celle, écrite en écho, qui le clôt ont pour personnage principal une femme seule et flouée. Quelle que soit la médiocrité de son passé (ou à cause de cela), elle n'attend rien d'un avenir piégé. « Quelqu'un de ce temps-là », le dernier des huit récits, est le plus désespéré. L'intrigue est achevée avant de se nouer. Muré dans cette certitude, le lecteur s'abandonne totalement au dialogue, une immobilité sans espoir dont chaque mot résonne au plus profond de sa propre solitude.

Une comédienne vieillissante, reléguée aux troupes en tournée, erre dans une ville déserte après avoir joué un deuxième rôle dans « Tartuffe ». Un inconnu la rejoint. Le hasard – et la fiction – leur offre un dernier duo avant que chacun retourne à sa médiocre tragi-comédie intime. Ils se *« reconnaissent »*, se remémorent leur adolescence et, l'intermède d'une nuit aboli, se quittent. Florence Lalande (de son vrai nom Antoinette Bordeneuve) et Thierry Lacaze évoquent la bande de jeunes lycéens d'antan. Que sont-ils devenus, ceux encore vivants ? Qu'ont-ils fait de leurs rêves ? Qu'avait imaginé Thierry de cette Antoinette qui lui semblait différente et inaccessible ? Près du kiosque où meurent les musiques perdues, d'abord curieuse puis attentive, que reconnaît Florence de la jeune fille qu'elle fut dans le regard et les paroles de cet homme d'un soir ? Elle qui a incarné toutes les héroïnes, à tous les âges de la vie, échoue dans un vaudeville triste. Happée par les illusions de la mémoire, elle se laisse séduire par l'ancien adolescent qui lui jure l'avoir aimée, jadis. Musicien de la mélancolie, Roger Grenier interprète toutes les nuances de la nostalgie, descend lentement les degrés du souvenir mais il réussit à capter, au-delà d'une histoire d'amour inversée, le vertige fugitif de deux solitudes qui se rejoignent. Quelques minutes d'espoir, les premiers mots d'un conte fané.

« Exister ? », la première nouvelle du recueil, est aussi l'histoire d'une femme que son métier de « nègre » a cantonnée à l'interprétation de la vie. Avant de signer de son nom la biographie d'une célèbre actrice brutalement disparue dans un accident d'avion, Nadine Lagrange entreprend d'interroger les témoins de cette brève existence. Elle quitte sa vie monotone et croit que le voyage l'aidera à fuir le passé. A travers son enquête, c'est elle-même qu'elle affronte mais, comme Florence Lalande, elle tente une fois de plus le pari de la vie en acceptant l'amour d'un homme de sa génération.

« Exister ? » et « Quelqu'un de ce temps-là » sont les deux versions d'un même échec. Les événements que nous croyons vivre ne sont que des images puisées dans l'imaginaire collectif. Chacun de nous est un « nègre » qui fait semblant d'inventer un roman d'amour. Chacun de nous est l'acteur fatigué d'une pièce du répertoire mille fois jouée. Pour Roger Grenier, la mémoire ne structure pas l'identité individuelle mais enveloppe les destins d'un sentiment douloureux de déjà-vu. Le seul amour possible – et éphémère – est proche de la compassion. Roger Grenier avoue sa prédilection pour les solitaires qui ont la lâcheté (le courage ?) de ne rien entreprendre qui engage autrui.

Hugo Marsan

Holder chez Vuillard

Quelques nouvelles accrochées aux toiles du peintre nabi... en demi-teinte

JOURS EN DOUCE
d'Eric Holder.
Ed. Flohic, coll. « Musées secrets », 90 p., 38 ill., 98 F.

Le livre d'Eric Holder, au si beau titre, *Jours en douce*, est assez emblématique du plaisir que peut donner cette collection, « Musées secrets », et des questions qu'elle pose. Quelque dix écrivains ont déjà accepté ce jeu de la rencontre avec un peintre. Non pas pour écrire un essai, une analyse, mais pour rechercher, dans une juxtaposition entre image et texte – une fiction, une méditation – un écho, un dialogue entre deux imaginaires. Cela suppose que la manière dont la littérature se lit au côté de la peinture suscite une émotion chez le lecteur ; que celui-ci comprenne pourquoi et comment ce texte-là « fonctionne » avec ces images. En un mot il faut que le regard du lecteur et celui de l'écrivain, sur le peintre choisi par ce dernier, aient quelque chose de commun. Pour la réussite du projet, une alchimie très particulière – et rare – est nécessaire.

Eric Holder a choisi Edouard Vuillard (1868-1940), un des représentants des nabis (avec notamment Bonnard et Vallotton), dont une biographie succincte – un peu trop peut-être – figure en fin de volume. Trente-huit images de Vuillard et cinq histoires brèves de Holder, « La maison de Jeanne », « Le petit », « La charlotte », « Noli me tangere », « Mon hommage, monsieur ». Si l'on a lu le Holder de *La Belle jardinière* ou de *La Compagnie des femmes* (tous deux aux éditions du Dilettante), on imagine bien en quoi il se sent proche de Vuillard : les arbres, les jardins, l'atelier de couture, une certaine manière d'être là sans s'affirmer, une mélancolie, une tendresse secrète... Mais si l'univers d'Eric Holder, tout au long de ce qu'il construit depuis maintenant douze ans, peut aisément entrer en résonance avec l'œuvre d'Edouard Vuillard, les nouvelles choisies pour ce volume ne sont pas toutes absolument pertinentes. Chez Holder, dans ce livre, on manque de femmes voluptueuses et veloutées comme le *Modèle se déshabillant dans l'atelier, rue Truffaut*, un très beau Vuillard, ou éclatantes de rousseur comme la *Jeune Fille près d'une porte.*

Ici, Vuillard résiste à Holder. Par exemple, « La charlotte », où Holder raconte avec délicatesse l'histoire d'une femme seule, douloureuse dans sa maison cossue, attendant comme un sauvetage les visites régulières de son fils – qui vont probablement devenir plus espacées –, est beaucoup plus sombre, plus triste que les Vuillard qui l'accompagnent (sauf peut-être, dans le triptyque des *Jardins publics*, le panneau *L'Ombrelle rouge*). Le premier texte du volume, en revanche, « La maison de Jeanne », a bien les tonalités de Vuillard, les teintes de cet univers où *« on croit entendre des chuchotis dans des trous d'ombres »*. Et surtout, « Noli me tangere », sur lequel « défilent » plusieurs autoportraits de Vuillard et un portrait de Félix Vallotton, est la magnifique évocation d'un homme qui a passé sa vie à regarder, à dessiner, à peindre : *« Plus il vieillit, plus les objets, autour de lui, acquièrent de l'importance. Il aime qu'ils soient posés, immuables. Le banc ici, et le vase là-bas. Plus que la sécurité dont ils sont garants, c'est leur éternité qui le rassure. Ils lui survivront comme ils ont survécu à leurs précédents propriétaires. »* On aurait aimé que tout le livre soit de cette veine-là. Et l'on se dit, au fond, que lorsqu'un écrivain veut rencontrer un peintre, c'est à lui, et de lui, qu'il doit parler. Directement.

Jo. S.

Richesses épistolaires

LETTRES RETROUVÉES 1884-1910
de Jules Renard.
Edition établie, préfacée et annotée
par Jean-François Flamant,
éd. Le Cherche-Midi, 309 p., 118 F.

Plusieurs volumes de correspondance de Jules Renard ont été publiés, mais près de trois cents lettres retrouvées entre 1884 et 1910 ont aujourd'hui encore pu être réunies (et pour certaines corrigées conformément aux originaux) par Jean-François Flamant.

Les destinataires de ces années étant les mêmes – essentiellement Léon Blum, Maurice Barrès, Alfred Vallette, Jehan Rictus, Félix Valloton –, ces lettres ont d'abord pour vertu (un peu terne) de combler quelques lacunes biographiques. Elles précisent parfois les relations intellectuelles de Jules Renard avec un Barrès antidreyfusard : *« Je vous écris comme un isolé qui a un faible pour la Justice et qui n'a interrompu qu'un instant, en son honneur, ses rêveries quotidiennes »* (1898), ou un Blum, fin critique de son œuvre : *« Oh ! oui, toute beauté est poésie. La commotion, voilà toute l'observation »* (1903).

Elles livrent plus rarement les sentiments profonds de *L'Ecornifleur*, hormis dans cette lettre, écrite peu après le suicide de son père, Maurice Renard : *« Oh ! oui, tout va vers la tristesse. Toutes ces lettres qu'on reçoit, c'est pour les relire un jour ; toutes ces choses qui nous arrivèrent, elles veulent qu'on se les rappelle »* (1898).

Claire Paulhan

On lira aussi avec intérêt les pages de Jehan Rictus sur Jules Renard dans les *Cahiers Henry Poulaille*, nº 7, éd. Plein Chant, 16120 Bassac.

Poétique de l'énergie

Pérégrinations, allusions littéraires et autobiographiques... Kenneth White en mouvement

LES RIVES DU SILENCE
de Kenneth White.
Mercure de France, 300 p., 125 F.

LE LIEU ET LA PAROLE
Entretiens 1987-1997
Ed. du Scorff, 142 p., 115 F.

De l'Ecosse à l'Ardèche, de Munich au Japon, du Labrador aux Côtes-d'Armor, où il demeure, Kenneth White arpente l'espace. *« J'étais, je suis toujours,* dit-il, *un homme pour qui le monde extérieur existe. »* S'il récuse l'étiquette de « bourlingueur », ce poète du mouvement, de l'énergie, a dressé, dans divers essais, les traits de ceux qu'habite *« l'Esprit nomade »*.

Parmi eux, Segalen et Saint-John Perse, mais aussi les romantiques Tieck et Moritz, les premiers à suivre la *« route bleue »* – titre qu'il donne au livre qui retrace son itinéraire au Labrador (1). Dans la *« famille française »* de White figurent Daumal, Michaux, Bataille et Breton, qui remarqua son premier livre, *Les Limbes incandescents.*

L'œuvre de White prend une triple forme : les « récits-cheminements », assez autobiographiques, des *Lettres de Gourgounel* aux *Cygnes sauvages,* ramenés du Japon ; les essais qu'il écrit en français : on y rencontre Artaud, Hokusai, Pound et Delteil, Thoreau et Rimbaud. White, inventeur de la *« géopoétique »,* se voit lui-même comme un *« Héraclite hyperboréen, un Tchouang-tseu d'Ecosse »* ; les poèmes enfin, qu'il écrit en anglais, et qui paraissent en édition bilingue, dans une belle traduction de sa femme, Marie-Claude.

Déjà enfant, White voulait être « beach-comber, *écumeur de rivages »*. S'il a vécu au pied des Pyrénées, c'est le littoral qu'il préfère. Il aime le vocabulaire complexe et précis qui permet de décrire une côte : *« Interface terre-mer-vent, mouvements migratoires, ondulatoires. »* Son dernier recueil de poèmes, *Les Rives du silence* (le précédent, *Atlantica,* avait en 1986 obtenu le prix Alfred-de-Vigny), orchestre, dans un crescendo parfois ironique, des textes d'ampleur inégale : neuf ans de travail poétique et de pérégrinations.

La première partie, « Fragments de géographie érigénienne », est la plus dépouillée : elle contient des poèmes *« courts (comme une traînée aléatoire de galets) »*. De Calvi à Socoa, des Lofoten à Marie-Galante, de Salonique à Kyoto, défile le paysage. Parfois traversé d'oiseaux : courlis, héron gris ou faucon migrateur de la Désirade. Parfois violemment tranché, purement minéral, dans l'union *« de la matière et de l'espace »*. Parfois habité de figures littéraires : Sénèque découvrant dans son exil la géologie et la météorologie, Ovide dans l'hiver sarmate respirant *« à pleins poumons/ un air plus vif' »*, Erasme à Anderlecht, Vico à Vatolla...

Les poèmes de la deuxième partie, *« plus longs (marches le long de la plage) »,* constituent les « Actes de l'Académie des Goélands » : un étrange *Premier colloque* réunit Whitman, Bachelard, Milton et Merleau-Ponty autour d'un ragoût de praires ; des *Notes vénitiennes* égrènent le mouvement multiple et complexe de la *« ville marine »* ; tandis que bayous, boue et bois flottés figurent parmi les *Eléments du système fluvial américain.*

Enfin le recueil se termine par « Le Testament du littoral », vaste panorama plein d'allusions littéraires et autobiographiques – que corrobore un recueil d'entretiens, recueillis de 1987 à 1997, *Le Lieu et la Parole.* L'enfance dans un village de la côte ouest de l'Ecosse, la cabine à signaux où le père travaillait pour les chemins de fer, les premiers écrits déposés dans une boîte, l'arrière-pays fait de lande et de vent : voilà les prémices des *« divagations cosmopoétiques »* qui entraînent White, ce *« nihiliste gai »*, de Nietzsche au *Bhagavad-gîtâ,* avant de le ramener à Hugo et son *Promontorium somnii.*

Monique Petillon

(1) Grasset, prix Médicis étranger 1983.

Deux destins inséparables

ISHMAEL
de Daniel Quinn.
Ed. Anne Carrière, 350 p., 120 F.

Il faut se méfier des futurologues. Eclairer demain à la lumière des données d'aujourd'hui qui ne répondent pas à ce qu'on annonçait hier est une entreprise risquée, et d'autant plus quand l'avenir de l'homme dépend de la disparition du gorille. C'est sur cette éventualité que Daniel Quinn, philosophe et futurologue, bâtit un roman éblouissant par le sujet, la technique d'écriture, la poésie et, habilement plus suggérée que dite, une remise en cause des rapports dévastateurs que l'homme entretient avec la nature. Il nous séduit et fascine sans manquer à nous laisser songeur au terme d'une histoire savamment imaginée qui est la nôtre.

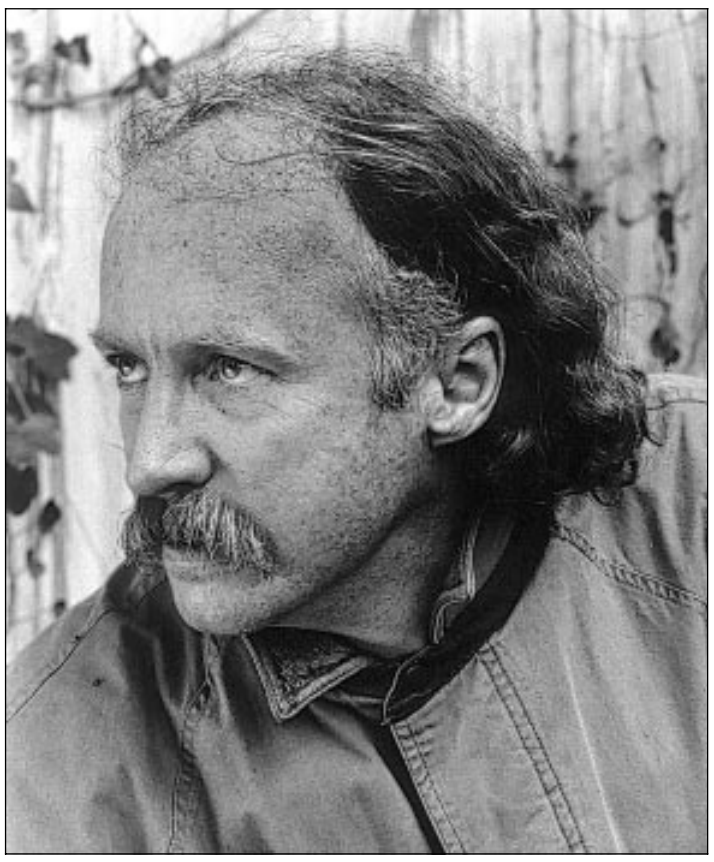
Cherchant qui lui enseignerait à sauver le monde, le narrateur répond à l'annonce d'un professeur en quête d'un élève avide de cet enseignement. La rencontre est le premier étonnement. Ishmael, le professeur, est un gorille. Le récit qu'il fait de sa vie est à lui seul une page d'anthologie. Sa biographie achevée, le cours commence. De la naissance de la planète à nos jours Ishmael analyse et critique, non sans laisser son élève intervenir, ce qui nous offre de savoureux dialogues, autre talent du romancier, qui, sur la philosophie, la religion, l'écologie, le sens de l'histoire ou la fragilité de la couche d'ozone nous donne à réfléchir sans en avoir l'air. Le plus grave et le plus inquiétant est dit d'une façon si simple qu'il nous apparaît évident, malgré la complexité des événements, que l'humanité, divisée en *« créatures qui agissent comme si le monde leur appartenait et d'autres comme si elles appartenaient au monde »*, aurait pu faire autre chose de sa « Mère Nature », donc d'elle-même.

Pierre-Robert Leclercq

Souvenirs d'une vieille dame indigne

A partir de la figure haute en couleur de Lucy, veuve d'un héros de la guerre de Sécession, Allan Gurganus construit un roman-fleuve charriant anecdotes et tragiques réminiscences

LUCY MARSDEN RACONTE TOUT (Oldest Living Confederate Widow Tells All)
d'Allan Gurganus.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Elisabeth Peelaert,
Plon, « Feux croisés »,
710 p., 179 F.


MARION ETTLINGER/OUTLINE
Allan Gurganus

Alors qu'il effectuait des recherches pour écrire des nouvelles, Allan Gurganus a constaté qu'en 1980 il restait treize veuves de vétérans de la guerre de Sécession sur la liste des pensionnés de guerre des Etats-Unis. Cela lui a donné une idée. Une idée si folle et si jubilatoire qu'elle a entraîné tout le reste : la verve du style, le jaillissement des rebondissements, et la création d'un personnage principal, Lucy Marsden, une dame de quatre-vingt-dix-neuf ans assez indigne – on s'en apercevra en cours de route – qui raconte sa vie à une jeune femme venue lui *« soutirer ses souvenirs »* dans la maison de retraite où elle finit ses jours. Elle s'est mariée à quinze ans pour fuir une réputation de sauvage mal éduquée – au grand dam de sa pauvre mère qui vient d'une bonne famille, vraiment convenable. Le marié, le capitaine Willie Marsden, est un personnage célèbre dans sa région, car il est parti faire la guerre avec les confédérés à l'âge fort tendre de treize ans. Ce qui lui donne cinquante et un ans bien trempés au moment de la célébration du mariage. A partir de là, le romancier et son porte-parole peuvent couvrir une période de près de cent cinquante ans d'histoire. Mais qu'on ne s'attende pas à un roman historique sur la guerre civile et le Sud profond. Allan Gurganus traite l'histoire comme Alexandre Dumas, il en tire un cadre, des péripéties, une atmosphère – tout comme la Caroline du Nord lui sert de prétexte à de la couleur locale garantie grand teint et non de champ d'expérimentation sociologico-politique.

Cet énorme livre n'est jamais qu'un récit qui part en tous sens, comme dans les vraies histoires que les vraies grand-mères racontent et que l'on écoute quand on est petit, quitte à étouffer parfois un léger bâillement. Alors, on ne reprochera pas à cette bavarde de Lucy de faire à la fois les questions et les réponses, de perdre parfois le fil de son discours et de se mettre non pas à divaguer – elle a toute sa tête bien entendu – mais à sauter du coq à l'âne, à se lancer dans des digressions, des commentaires, souvent savoureux, apostrophant son auditrice : *« Là, regardez sous mon lit. Levez-vous un peu. Vous devez bien avoir cent ans de moins que moi au bas mot. Allez, la porte est fermée, il n'y a que nous deux comme poulettes. »* Et elle expose souvenirs et secrets, et pas seulement les siens, ceux du capitaine également, ceux qu'il n'a racontés que bien plus tard, dans ses cauchemars, ou dans sa vieillesse, revivant sans cesse les mêmes épisodes, la mort de son copain, Ned, si beau garçon, si bon musicien, et cette autre mort d'un autre enfant, Simon, l'ennemi qu'il a tué et qui avait une si jolie montre, le retour après la défaite dans la propriété familiale brûlée par l'armée de Sherman, la faim, la bataille d'Antietam, une blessure à la jambe qui a bien failli finir en amputation, l'amitié d'un adulte, le caporal Salvador Cortez Drake Magellan Smith, originaire de Caroline du Nord, lui aussi. La jeune épouse a une grande tendresse pour cet enfant qu'elle n'a pas connu, celui qui reste au fond des cinquante ans de son vieux capitaine, et qu'elle voudrait sauver. Mais elle n'a aucune chance et toute leur vie de couple sera empoisonnée par ces souvenirs d'enfance perdue.

Il faut bien l'avouer, ce sont ses histoires à elle que l'on préfère. La voir se confronter à l'autre femme forte de son récit, l'ancienne esclave, Castalia, qui ne pardonne jamais rien, renfrognée, indispensable et insupportable, pesant dans les cent kilos et grossissant au fur et à mesure, enveloppée dans des vêtements de toutes les couleurs et plus tard dans un ahurissant manteau de vison. La voir se coltiner ses neuf enfants, drames et soirées tranquilles, scènes de ménage et bonheur quotidien, et des nuits qui ne sont pas d'ivresse car même si le mari fait des efforts, il est trop lourd et trop vieux, et *« l'assemblage »* se fait mal. Jeunesse écourtée et racontars de vieille dame, une histoire par-ci, une autre par-là, cela cafouille, ce n'est pas toujours crédible, ce n'est pas très politiquement ni correct, ni incorrect, mais cette vieille Lucy-Lucille a une voix qui porte, un ton gouailleur, et rien ni personne ne peut l'empêcher de parler.

Martine Silber

★ Signalons également *Bénie soit l'assurance,* un « conte moral » du même auteur. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Simone Manceau, 10/18, 134 p., 38 F.

Jungle d'Amérique

T.C. Boyle plus sarcastique que jamais, dans ce récit où le rêve américain devient vite un enfer

AMERICA (The Tortilla Curtain)
de T.C. Boyle.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Robert Pépin,
Grasset, 344 p., 134 F.

Dès son premier roman, *The Descent of the Man,* T.C. Boyle s'interrogeait, sous la forme d'un pastiche désopilant, sur la frontière entre l'homme et l'animal (Jane, la fiancée du *« héros »*, entretenait des relations physiques avec le chimpanzé érudit Konrad). Dans son nouveau roman, toujours sur le mode satirique, il abandonne la métaphore et s'attaque d'emblée à la réalité. Deux couples, l'un américain, résidant dans les riches domaines de l'Arroyo Blanco, l'autre mexicain, habitant au creux d'un canyon, se croisent et se heurtent. America, jeune fille de dix-sept ans, enceinte, vivant dans la pauvreté, suit son compagnon Cándido dans sa quête d'une vie meilleure, de l'autre côté de la frontière : aux Etats-Unis. Clandestins sans le sous et sans toit, ils doivent vivre l'enfer au sein même du paradis. Au-delà du problème des papiers, de la recherche du travail, du manque d'un lieu sûr ou dormir, il y a les Gabachos, ces Américains arrogants, humiliants, méprisants, et surtout cette *mala suerte* qui leur colle à la peau. Pas de révolte, parce qu'il n'y a rien à défendre, si ce n'est leur propre vie. A quelques miles de là, Delaney, sa femme Kyra et son beau-fils Jordan, leurs deux chiens et leur chatte, poursuivent une existence tranquille et confortable. Delaney, journaliste chroniqueur écolo, a des idées humanistes. Un jour, il a un accident. Il heurte de plein fouet une sorte de fantôme furtif qui s'est littéralement jeté sous ses roues. L'individu blessé, morceau de chair à vif, muet et hagard, n'est autre que Cándido, à qui Delaney, désemparé, offre 20 dollars. Le destin de ces personnages est désormais scellé... jusqu'à une fin apocalyptique où l'arche de Noé est emportée dans un immense torrent de boue.

Pas la peine de chercher à anticiper sur l'avenir proche ou lointain de ces quatre individus : il en va au gré de la fantaisie de cet écrivain, souvent comparé pour son imagination débridée au Sud-Américain Gabriel Garcia Marquez ou à l'Américain Thomas Pynchon. A son imagination foisonnante correspond une écriture précise et sans bavure, couteau soigneusement effilé dont les coups renvoient au réel, impitoyablement. Derrière une trame complexe servie par un symbolisme qui force le rire jusqu'à la grimace, se dessine une analyse féroce de la société. Delaney le bien-pensant voit ses convictions humanistes s'erroder. Cándido, obstiné dans la croyance en un mythe américain, devient l'instrument de sa propre destruction. T.C. Boyle ne laisse place à aucun héros. Si la résistance d'America et de Cándido force l'admiration, leur résignation est insoutenable. Si Delaney semble bien armé pour résister à l'atmosphère réactionnaire et fasciste de son riche lotissement, c'est pour devenir à terme l'un des plus virulents acteurs de l'ostracisme. Les Wetbacks (immigrants illégaux) deviennent des animaux et les Gabachos, Delaney en tête, de véritables chasseurs. Derrière ces personnages plantés dans un décor étouffant, tel une peinture épaisse et lourde, transparaît aussi une critique virulente de l'univers religieux, que T.C. Boyle pousse jusqu'à la dérision

Le romancier en devient cruel avec son lecteur. Au fil des méandres du récit, ce plasticien de l'imaginaire crée une œuvre atypique et troublante, un miroir. Qui nous gratifie d'un pied de nez.

Sylvaine Jeminet

Le bourgeois et le jardinier

Au-delà des différences de style et de tempérament, la correspondance entre Hermann Hesse et Thomas Mann révèle deux colosses de la tradition humaniste

CORRESPONDANCE HERMANN HESSE-THOMAS MANN
Traduit de l'allemand par Jacques Duvernet,
éd. José Corti, 327 p., 140 F.

D'abord quelques lettres déférentes, échangées parfois à plusieurs années d'intervalle, dans la période qui encadre la première guerre mondiale. Puis soudain le rythme s'accélère et le ton change ; les liens se resserrent entre ces deux écrivains qui avancent pourtant *« à bonne distance l'un de l'autre sur les terres de l'esprit »*. Nous sommes au début des années 30. Chacun est au sommet de sa gloire. Thomas Mann passe pour un écrivain bourgeois, froid et hautain. Hesse a des allures nettement plus marginales, où la passion pour la mythologie orientale fait bon ménage avec le maniement du rateau et de l'arrosoir.

« L'été dernier, écrit Mann en décembre 1932*, un jeune homme de Königsberg m'a envoyé un exemplaire calciné de l'édition à bon marché des* Buddenbrooks*, parce que j'avais fait des réflexions hostiles à Hitler. »* La lutte *contre le « répugnant guignol »* va souder les deux écrivains : révolte de l'esprit contre la dictature. Il y a chez ces deux intellectuels une clairvoyance qui n'en est que plus impitoyable pour tous ceux qui prétendaient ne rien savoir et n'avoir rien vu venir. Les différences ne sont pas aplanies pour autant. Est-ce parce que Hesse se trouve déjà à l'étranger ? (Il vit en Suisse et a pris la nationalité de ce pays en 1923). Toujours est-il que son indignation est d'abord tempérée par une sorte de nostalgie que Thomas Mann, dans sa lettre du 31 juillet 1933, récuse vertement : *« L'"enthousiasme aux yeux bleux" dont vous parlez me laisse maintenant parfaitement froid. Je trouve qu'il n'est plus permis d'être aussi bête. »* C'est la seule et unique fois où l'on sent un véritable agacement.

Mais si l'indignation personnelle est une chose, l'engagement politique et public en est une autre. Pour Hermann Hesse, les choses sont claires depuis longtemps, si l'on peut parler de clarté chez cet esprit torturé. Toujours il a considéré l'engagement comme un mouvement néfaste, qui détourne des vraies valeurs. A chaque individu de trouver sa vérité, dans la solitude. Il ne faut pas croire pour autant que Hesse est un égoïste pusillanime. Au cours de la première guerre mondiale, Hesse s'occupait des blessés et des prisonniers, dépensant sans compter son énergie et son temps, alors que Thomas Mann écrivait *Les Considérations d'un apolitique*. Mais ce dernier, héritier d'une longue tradition germanique, qui a d'abord défendu la culture dans ce qu'elle a de plus universel, se convainc peu à peu que la défense de la démocratie ne peut se satisfaire de l'affirmation répétée de valeurs intellectuelles, auraient-elles prétention à l'absolu. Avec l'évolution du monde, il s'agit de réconcilier l'esprit et la politique, et son engagement pour la République de Weimar, première expérience démocratique de l'Allemagne moderne, le prouve. On voit ainsi s'opérer chez lui un revirement presque contre nature. *« Il faut que nos langues malhabiles apprennent à dire : Vive la République ! »*, conclut-il dans un discours prononcé en 1922.

Pourtant, Thomas Mann hésite encore à prendre ouvertement position contre le nouveau régime de la tyrannie. A celui qui est devenu son ami, il fait part de ses doutes, de ses incertitudes. *« Pour ma part, je considère que le mieux est de rester tranquille en éclairant les esprits, bien sûr, dans le cercle étroit des amis, mais sans engager de contre-campagne »*, lui répond Hesse en janvier 1936. Thomas Mann ne l'écoutera pas, et les lettres ne manquent pas où l'on sent une critique parfois légèrement sarcastique envers l'intransigeante attitude de repli de Hesse. Pourtant, la situation de l'après-guerre et le scepticisme croissant de Thomas Mann à l'égard de la façon dont s'édifie la nouvelle Allemagne rapprochent à nouveau les deux hommes, et c'est Thomas Mann qui écrit en 1947, pastichant Heine : *« Quand je pense à l'Allemagne la nuit, je me dépêche de me rendormir. »*

Ce qu'il y a d'étonnant dans cette correspondance entre ces deux géants de l'humanisme, c'est aussi ce que l'on pourrait appeler l'égocentrisme de l'amitié. Il serait vain d'aller y chercher ne serait-ce qu'une esquisse du panorama intellectuel de l'époque. Mises à part quelques allusions, l'une à Musil, l'autre à Ehrenstein ou Gide, pas un mot sur les grands écrivains de l'époque, que ce soit Brecht, Jünger, Zweig, Broch ou Walser. A eux deux, ils semblent former les piliers de la sagesse. Leur complicité presque fraternelle se renforce d'année en année, et l'ironie de Thomas Mann a bien du mal désormais à dissimuler la profondeur de son attachement : *« N'allez pas mourir avant moi ! Premièrement ce serait de l'impertinence, car "c'est moi d'abord !" Et surtout vous me manqueriez terriblement dans tout ce tohu-bohu »*, écrit-il en juillet 1952. Le vœu du « bourgeois lübeckois » sera exaucé, sans que l'on puisse savoir qui aura manqué le plus à l'autre.

P. Des.

★ Ont également paru, de Hermann Hesse : *Musique*, traduit par Jean Malaplate, éd. José Corti, et *Histoires d'amour*, traduit par E. Beaujon, A. Cade, H. du Cheyron de Beaumont, J.-M. Gaillard-Paquet, éd. Calmann-Lévy.

Chez les Durrell

Gerald, l'aîné de Lawrence, et leur cadette Margaret se sont piqués d'écriture. Curiosités

LES LIMIERS DE BAFUT (The Bafut Beagles)
de Gerald Durrell.
Traduit de l'anglais par A. de Noblet,
éd. Phébus, 186 p., 119 F.

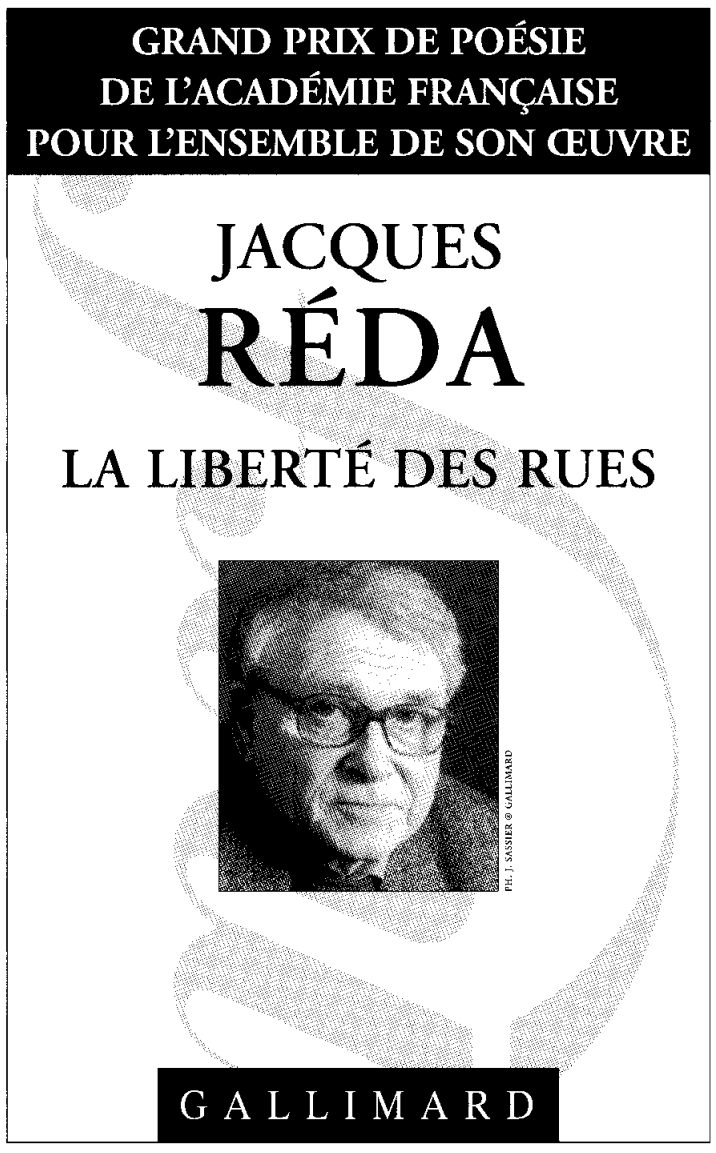
LE AYE-AYE ET MOI (The Ayes-Ayes and I)
de Gerald Durrell.
Traduit de l'anglais par Isabelle Chapman,
éd. Payot, 225 p., 64 F.

PENSION DE FAMILLE (Whatever Happened to Margot ?)
de Margaret Durrell.
Traduit de l'anglais par Jean Rosenthal,
éd. Nil, 254 p., 120 F.

C'est dans les montagnes du nord du Cameroun que coassent le crapaud-feuille et la grenouille poilue, c'est là que feule le féroce chat doré. Gerald Durrell aurait pu devenir écrivain, comme son frère aîné, Lawrence, l'élégant chroniqueur d'Alexandrie, mais il préférait la zoologie. Il parcourait le monde à la recherche d'espèces rares et narrait ses aventures dans des livres charmants. Les merveilles à quatre pattes foisonnent autour du village de Bafut ; il faut pour les atteindre beaucoup marcher, et beaucoup patienter pour les capturer. L'auteur en profite pour regarder le paysage avec un œil d'aquarelliste.

Quarante ans plus tard, le monde a changé. La préservation des espèces est devenue une religion dont Gerald est un grand prêtre. Son dernier livre trahit tristement ces préoccupations, l'écriture n'est plus qu'une stratégie de relations publiques pour attirer des sponsors. L'humour s'essouffle, les captures deviennent répétitives. Reste, intacte, la vivacité pénétrante du vieux chasseur quand il décrit les paysages et les peuples malgaches. On peut s'intéresser à Madagascar, mais il faudrait bien du talent pour nous captiver avec Bournemouth, où Margaret, la petite sœur des Durrell, a tenu une pension de famille en 1947. Au soir de sa vie, elle a décidé d'écrire à son tour et raconte cette expérience avec des torrents d'un humour mécanique et bien élevé. Des tantes riches qu'il ne faut pas effaroucher, des pensionnaires farfelus, des enfants espiègles, des policemen courtois et fermes : la panoplie d'un P. G. Wodehouse. Il manque Jeeves, malheureusement ; mieux vaut relire le *Quatuor.*

Jean Soublin



Sorokine, les couleurs du désastre

Personnage emblématique de l'underground moscovite, fidèle à l'idée originelle du « conceptualisme », le romancier russe n'a de cesse de revendiquer l'« amoralité esthétique ». Une amoralité qui découle de la société soviétique, qu'il met à nu cette fois dans l'horreur

LES CŒURS DES QUATRE (Serdtsa Tchetyrekh)
de Vladimir Sorokine.
Traduit du russe par Wladimir Berelowitch.
Gallimard, 216 p., 120 F.

Vladimir Sorokine fait passer les sous-sols du crime collectif aux mains de *serial killers*. Tortures, meurtres, viols, anthropophagie : ce romancier, que Victor Erofeev, dans sa préface essentielle aux *Fleurs du mal russe*, (voir « Livraisons » ci-contre), présente comme *« prêt à révêtir la couronne de monstre suprême de la nouvelle littérature russe et d'en être en même temps la divinité »*, est convaincu qu'aucune bienséance ne résiste à des millions de morts, que toute pudeur est impudique dans le désastre. Et que nous n'en avons pas fini avec lui. Avec celui qu'il a vécu, et qui est aussi pleinement le nôtre. Il arrache brutalement les murs du théâtre secret dans lequel l'action se poursuit, en ce moment même, sans nul besoin de caution idéologique. Il suit, avec l'efficacité de jeux électroniques désormais accessibles à toutes les mains, les trajectoires meurtrières de ceux pour qui le crime est un mode de vie qu'ils pratiquent jusqu'à la nausée. Quitte à se décrocher le cœur qu'ils n'ont pas.

Ce romancier noir – du noir gothique du temps de la révolution industrielle, renforcé du béton armé par notre siècle – naît à la veille du rapport Khrouchtchev. Il renverrait volontiers aux milliers de biographies de ceux de sa génération s'il n'en avait été chassé par son enfance. Devant ce mot, « enfance », ses poings se serrent. Son regard se perd loin au-delà de son interlocuteur. La suite se lit sur ses lèvres : *« Des traumatismes physiques et psychiques ont changé mon comportement et m'ont permis d'exister simultanément dans le monde gris de la réalité soviétique, et dans le monde coloré de mes fantasmes. La littérature est née de ces fantasmes. »*

Ingénieur de formation, il exercera la profession d'illustrateur pour la très officielle Union des écrivains. Ses premiers dessins appartiennent aussi au secret de l'enfance. Il sait qu'ils ne ressemblent pas à ceux des autres. Alors il les cache. Il n'en garde que la technique pour gagner sa vie. Avec ses premiers textes, il est moins prudent. Il les montre à des écrivains *« formés dans les traditions démocratiques russes de Pasternak, Akhmatova, Mandelstam, Soljenitsyne »*. Ils s'indignent : *« Soit tu te soignes, soit tu arrêtes d'écrire ! »* Il a compris : il plonge dans l'underground moscovite. Les années 80 commencent. Une nouvelle génération se reconnaît en lui.

Des peintres, des écrivains, des musiciens, se rassemblent dans l'impossibilité d'exister au regard de la culture d'Etat. Sans éditeurs, sans galeries, sans salles de concert, ils sont condamnés à inventer simultanément leur monde et les lieux de sa représentation. Vladimir Sorokine sera « conceptualiste », avec les poètes Dmitri Prigov et Lev Rubinstein, le plasticien Ilya Kabakhov. *« Nous recherchions une amoralité esthétique. Nous pensions que le refus de séparer éthique et esthétique était faux. Que c'était un tabou qui renvoyait au réalisme socialiste. Nous ironisions à propos des dissidents. Pour nous, ils étaient d'autres représentants de l'*homo sovieticus *qui n'avaient fait qu'inverser le signe "plus" en signe "moins". »*

Les conceptualistes ne considèrent pas la société d'alors comme monstrueuse, mais comme absurde. Ils ne se réfèrent pas aux droits de l'homme, mais à ceux de l'imagination. Rien ne les amuse plus que de se draper des mots et des images de ceux qui les rejettent. *« Quand on se rassemblait pour un anniversaire, on se saoulait la gueule, on mettait un disque avec un discours de Brejnev au congrès du parti et on chantait. On en faisait un opéra. C'était cela le* sovts art. *»* Ce pop art soviétique n'est pas toujours très bien compris. Son éditeur français supprimera purement et simplement quarante pages de son roman *Le Trentième Amour de Marina*, vraisemblablement parce qu'il reprend *in extenso* un discours de la *Pravda*.

ISOLDE OHLBAUM
«Je n'ai aucune idéologie. Rien que l'expérience de mon corps »

Son premier livre, *La Queue*, est publié à Paris l'année de ses trente ans. En russe et en français simultanément. Il est soulagé. Ses textes ne disparaîtront pas. Mais le KGB s'en alarme. Le piste. Puis semble se dissoudre dans la perestroïka naissante. *« S'il n'y avait pas eu la perestroïka, je serais sans aucun doute en prison. Ce n'est pas un hasard si mes textes, écrits avant 1982, ont été publiés à ce moment-là. Plus tôt, j'aurais été dissident. J'aurais été obligé de jouer un rôle qui ne m'est pas naturel. Surtout lorsque je vois que les dissidents ont pris la place des fonctionnaires contre lesquels ils combattaient ! »*

Ses livres vont être traduits dans une dizaine de langues. Il va voyager avec eux, écrire une dizaine de pièces, dont *Claustrophobie*, montée par Lev Dodine et jouée avec succès à Bobigny. Fidèle à l'idée originelle du conceptualisme, il se refuse au style. Il cherche une langue impersonnelle. *La Queue* est fait de l'assemblage de dialogues tirés droit de la rue. *Le Trentième Amour de Marina* soviétise les conventions du porno soft. *Roman* adopte la langue du XIXe siècle et *Les Cœurs des quatre* celle du thriller. *« Mon propre langage, c'est celui dans lequel je pense et je parle. Celui que je mets sur le papier n'est pas à moi. Il ne m'appartient pas. »*

Il n'a pas cessé de revendiquer une *« amoralité esthétique »* : *« Elle découle de l'amoralité de la société soviétique. Le pouvoir ancien a disparu, mais l'*homo sovieticus *existe toujours. Il est totalement amoral, prêt à tout et sait vivre chaque jour comme si c'était le dernier.* Les Cœurs des quatre *parle de cet homme nouveau qu'avaient voulu les bolcheviks, et je l'aime parce qu'il n'existe nulle part ailleurs. »* L'homme nouveau selon Vladimir Sorokine n'est pas de fréquentation facile. *Fin de siècle*, l'almanach dans lequel a été publié *Le Cœur des quatre* en Russie il y a quatre ans, a perdu la moitié de ses abonnés après la parution. Lors de sa sélection pour le Booker russe, un membre du jury menace de tuer l'auteur si on lui donne le prix. *« J'ai arraché la peau de l'*homo sovieticus. *Je montre son écorché »*, aime à répéter Vladimir Sorokine. Et d'ajouter : « Homo sovieticus, *j'en suis un, bien sûr : "*Made in Soviet Union*", c'est écrit sur mon front. Mes filles, qui ont dix-sept ans, ne le sont pas. Elles appartiennent à la* rave culture. » Il sait qu'il n'en aura jamais fini avec la violence qui l'a submergé. Pour autant, rien chez lui n'indique la moindre complaisance envers elle. L'horreur écrite est un moyen d'éprouver au plus près la réalité de la fiction, d'atteindre le moment où, devenue intolérable, elle risque de s'annuler. Elle met à nu les ressorts du monde qui a voulu le nier, elle est manière de pratiquer son utopie, comme s'il ne cherchait rien d'autre qu'à réaliser ce qu'aurait pu être selon lui une authentique « fiction soviétique. »

DIMENSION LUDIQUE

Le coup de dés qui conclut le livre n'abolit en rien cette réalité. Il inscrit l'horreur dans une dimension ludique que les consciences prudes refusent de voir, celles-là mêmes qui avaient accueilli par un silence retentissant le *Vous m'avez fait former des fantômes* de cet autre joueur, Hervé Guibert. *« Depuis mon enfance, j'ai rencontré toutes sortes de violences*, dit Vladimir Sorokine. *Et je n'ai jamais réussi à en comprendre la nature. Sans doute puis-je la concevoir. Mais je n'arrive toujours pas à me convaincre qu'elle existe vraiment. Comme je ne croyais pas, lorsque j'avais cinq ans, qu'on pouvait me frapper. Et comme je ne conçois pas la violence, elle m'hypnotise. Pourquoi existe-t-elle? Ma démarche est à l'opposé de celle de Sade. Il avait l'idéologie devant lui. Il combattait l'Eglise catholique. Je n'ai aucune idéologie. Rien que l'expérience de mon corps. »*

Jean-Louis Perrier

Gorki dans les bas-fonds

Sans parvenir à lever tous les mystères qui entourent le romancier russe, Arcadi Vaksberg montre comment les maîtres du Kremlin exploitèrent sa célébrité

LE MYSTÈRE GORKI
d'Arcadi Vaksberg.
Traduit du russe
par Dimitri Sesemann,
Albin Michel, 453 p., 150 F.

Quand Lénine et les bolcheviks s'emparent du pouvoir, en 1917, Alexeï Maximovitch Pechkov, dit Maxime Gorki, est un écrivain russe au sommet de sa gloire – aussi lu et célébré que l'avaient été ses contemporains Tolstoï, mort en 1910, ou son ami Tchekhov, disparu en 1904. Arcadi Vaksberg montre comment cette gloire va être exploitée par les pouvoirs soviétiques au cours de la vingtaine d'années qui reste, à vivre à l'auteur des *Bas-fonds*, à compter de la révolution d'octobre. Pris dans une nasse de plus en plus serrée, l'homme va être entraîné à devenir un jouet docile entre les mains de ses maîtres soviétiques, itinéraire où se gâche lentement, face à l'histoire, la réputation, et la vie, d'un grand écrivain qui appartenait avant 1917 à une sorte de culture universelle d'opposition.

Ce *Mystère Gorki*, nourri des découvertes les plus récentes livrées par les archives, appartient incontestablement au genre de l'histoire-réquisitoire. Pourtant, à la lecture, la sévérité se tempère. On finit par avoir l'impression que la faute principale de Gorki consiste à avoir surestimé l'efficacité de sa réputation internationale auprès des pensionnaires du Kremlin. En réalité, ni Lénine ni Staline, en dépit des honneurs et des voyantes embrassades qu'ils lui prodiguent sans cesse en public, n'appréciaient l'homme, à en croire Arcadi Vaksberg. Pour eux, en revanche, sa réputation constitue bel et bien un capital à exploiter – quitte à accorder les quelques concessions requises d'usage dès lors qu'il s'agit de s'attacher les services d'un « compagnon de route » de premier plan. Et, de fait, Gorki ne renâcle pas à intervenir. Mais, comme le montre Arcadi Vaksberg, cette générosité a l'effet pervers de constituer un réseau « gorkien » de protégés et de clients, instituant de facto Alexeï Pechkov en *Vojd* (chef) de la littérature... Un pouvoir d'ailleurs d'autant plus limité par le fait que Gorki résidait, de 1922 à 1933, en Italie, à Sorrente. En 1921, ses lettres furent en tout cas insuffisantes à arracher à Lénine l'autorisation pour le poète Alexander Blok d'aller se faire soigner en Finlande, lequel finit par en mourir. Le suicide de Maïakovski, en revanche, ne lui arrache en 1930 guère que ces mots, écrits à Boukharine : *« On peut dire qu'il a bien choisi son moment, celui-là ! J'ai connu cet homme et je ne lui ai jamais fait confiance. »*

SOLIDARITÉ DE CLAN

Au-delà des aventures féminines de Gorki qu'Arcadi Vaksberg détaille jusqu'à plus soif, l'intérêt de l'ouvrage est de montrer, une fois de plus, à quel point au sein d'un régime qui se voulait résolument moderniste comme celui de l'URSS perdurait l'archaïsme des solidarités ethniques et des réseaux de clan – source de tous les népotismes. Si, par exemple, le chef du NKVD, Guenrich Yagoda, en fut si proche, n'est-ce pas aussi parce que, comme l'écrivain, il était natif de Nijni-Novgorod (la ville même qui fut rebaptisée Gorki de 1932 à 1990).

On connaît la célèbre visite organisée par le NKVD que Gorki fit en 1929 aux îles Solovki, le premier des camps soviétiques, duquel l'écrivain, plus ou moins manipulé, tira un récit enthousiaste et lénifiant. On connaît moins la main basse que Gorki fit, peu de temps après 1917, sur les objets d'art (notamment les armes anciennes) confisqués par le pouvoir aux « collectionneurs », au nom d'un prétendu *« sauvetage des valeurs culturelles »* – trafic dont Arcadi Vaksberg attribue la paternité à l'écrivain. Comment, à l'aune de la grande terreur qui se déchaîne au milieu des années 30, apprécier des propos du genre *« si l'ennemi ne se rend pas, on l'extermine »* ? Comment ne pas être choqué de voir Gorki, inspirateur d'un Institut de médecine expérimentale (le VIEM) destiné à prolonger la vie humaine, à commencer par celle des dirigeants de l'URSS, en définir en 1933 la mission par des raisonnements du genre : *« L'expérimentation sur l'homme lui-même est indispensable* (...). *Il faudra pour cela des centaines d'unités humaines, ce sera un véritable service de l'humanité, ce qui sera, bien évidemment, plus important, plus utile que l'extermination de dizaines de millions d'êtres sains pour le confort de vie d'une classe misérable, psychiquement et moralement dégénérée, de prédateurs et de parasites. »*

On peut regretter qu'Arcadi Vaksberg laisse entiers un certain nombre de ces « mystères », qu'il alimente cependant en documents de toutes sortes. Par exemple, rien n'explique vraiment le subit revirement de 1918 d'un Gorki, qui était jusque-là plutôt proche des sociaux-démocrates, en faveur des communistes, sur le compte desquels il manifestait pourtant une précoce lucidité.

L'hypothèse selon laquelle Gorki aurait plus tard joué contre Staline la carte de Kirov, dont l'assassinat, le 1er décembre 1934, donna le signal d'un nouvel accès de la terreur, est séduisante, mais reste une hypothèse. Enfin, Gorki est-il mort de maladie, le 18 juin 1936, ou empoisonné par un Staline qui aurait vu en lui l'ami de son ennemi Boukharine ? Vaksberg tend à accepter la thèse de l'empoisonnement, sans être en mesure de conclure...

Quoi qu'il en soit, Gorki ne sort pas grandi de l'ouvrage. L'œuvre, dont il est assez peu question dans ce livre, elle, demeure.

N. W.

Voyage en Russie profonde

L'histoire d'une enfance aristocratique, au siècle dernier, à l'époque où les moujiks subissaient le servage institutionnel

LE BON VIEUX TEMPS (Pochekhonskaïa Starina)
de Mikhail Evgrafovitch Saltykov-Chtchédrine.
Traduit du russe
par Luba Jurgenson,
éd. L'Age d'homme,
448 p., 116 F.

Était-il si béni ce temps où les tsars autocrates de toutes les Russies régnaient sur les étendues situées entre la mer Baltique et l'océan Pacifique ? A lire Saltykov-Chtchédrine, auteur satirique redoutable, la vision lyrique, patriarcale, de Lev Nikolaïevitch Tolstoï, son contemporain, s'efface. Le lecteur se retrouve confronté aux réalités sordides, cocasses et tragiques du pays profond. C'est l'horreur vécue au jour le jour par les serfs, entrecoupée d'instants de plaisir minable, mais aussi la vie des familles de leurs propriétaires, univers miniaturisé où se reproduisent les hiérarchies de l'immense empire ; car au sein de ces aristocratiques et pléthoriques tribus chacun occupe la place qui lui revient, d'un côté les chouchous – enfants préférés –, les mâles dominants et les épouses dominatrices, de l'autre les Poil de carotte, les pères faibles ou démissionnaires et les femmes trop soumises.

Né en 1826, Mikhail Efgrafovitch Saltykov (Chtchédrine est un pseudonyme qu'il a pris plus tard) appartenait à une famille de nobles installés dans un village de la province de Tver. Le pope et les nurses lui fournissent les éléments d'une instruction sommaire, puis, après des études supérieures, il se consacre à la littérature tout en entrant, comme d'autres jeunes intellectuels de sa classe sociale, au service de l'administration gouvernementale. Une sinécure obtenue au ministère de la guerre ne lui épargne pas la colère des censeurs : déjà collaborateur de la revue démocrate *Sovremelnik* (Le Contemporain) de Nekrassov, ennemi juré du servage, Saltykov publie, en 1849, un livre, *Une affaire embrouillée* qui lui vaut huit ans de relégation en province. De retour à Saint-Pétersbourg, il se voit confier des postes qui lui permettent d'observer les arcanes de la machine bureaucratique soumise au bon plaisir des tsars Nicolas Ier et Alexandre II. Décidément, chez Saltykov-Chtchédrine, l'écrivain lucide l'emporte toujours sur l'employé obéissant. Vers la fin de sa vie, lorsque le servage des paysans sera aboli, il dirige un périodique libéral qui sera interdit en 1884, l'année de sa mort. Cet aristocrate rebelle est déjà connu en France par deux textes, le roman *Les Goloviev* et *L'histoire d'une ville* – violente satire contre l'administration – publiés dans la « Pléiade » en 1967. (1)

Le Bon Vieux Temps, qui paraît aujourd'hui grâce à l'excellente traduction de Luba Jurgenson, raconte l'enfance de Nikanor Zatrapezny, noble de Pochekhonié, un trou perdu à quelque 300 kilomètres au nord-est de Moscou, en plein milieu d'une sinistre zone marécageuse. Le nom du personnage central cache celui de l'auteur ; en effet, l'écrivain se proposait de rédiger sa biographie ainsi que la chronique d'une famille de propriétaires terriens, la sienne, ruinée et enrichie ensuite par un bétail humain taillable et corvéable à merci. La mort de Saltykov Chtchédrine arrête le flot de ces souvenirs au seuil de son adolescence. Le livre est composé d'une trentaine de longs récits, chacun restituant un épisode de la vie du narrateur, de celle de ses parents et de leurs voisins sur les domaines qu'ils exploitent.

Nul autre que Salvykov-Chtchédrine n'aura opéré une radiographie aussi complète de ce qu'était la Russie profonde avant l'abolition du servage, en 1860, et après. De cette recherche du temps passé, temps russe, donc immuable, surgissent des personnages que le génie de Saltykov rend proches comme s'ils étaient contemporains : Vassili, père indolent et rêveur, Anna Pavlovna, mère inculte et âpre au gain, sorte de Folcoche slave qui saura rebâtir la fortune perdue de son époux et redonner à leur manoir, les Framboisiers, l'éclat d'antan au prix d'une avarice sordide. Si les ripailles gargantuesques se succèdent lorsque des invités arrivent, la nourriture est chichement comptée au quotidien ; seuls les enfants privilégiés reçoivent la plus grande part alors que les autres retiennent leurs larmes devant les assiettes presque vides. Ces autres, plantes sauvages, sont oubliés ou confiés aux nurses paysannes. Il y a aussi une foule d'oncles et de tantes, ivrognes cruels, sinon rombières perfides veillant sur d'immenses propriétés et disposant de leurs serfs comme l'on dispose d'objets inanimés qu'ils vendent et qu'ils rachètent. Parmi eux, Alempi, le cocher fidèle, ou bien Oulita, fouettée à mort par un hobereau dément. Parfois, les femmes opprimées prennent une grandiose revanche, telle Anfissa, la serve rusée qui épouse son maître avant de le réduire au rang d'amuseur public et d'esclave. Souvent le regard que ce grand classique pose sur ce monde fou dans sa démesure se voile de tendresse. Humains, trop humains, ses personnages lui sont proches, l'habitent. Au-delà d'un paysage hivernal peuplé de serfs et de nobles, paysage digne de Breughel, une lecture anthropologique de la vie en Russie au siècle dernier, mœurs et usages, coutumes religieuses et gastronomie, relations économiques et sociales, s'impose. L'élargissement des paysans sollicités par les débuts d'une révolution industrielle friande de main-d'œuvre aurait-il sonné le glas de cette vaste prison moyenâgeuse ? Rien n'est moins sûr.

E. R.

(1) Edition établie par Sylvie Luneau et Louis Martinez.

Ossorguine, l'intimiste visionnaire

Inspirés parfois de vieux faits divers, ces récits mélancoliques affirment avec force les profondes convictions de leur auteur. Au premier rang desquelles figure son refus radical de toute violence

LES JEUX DU DESTIN
de Michel Ossorguine.
Traduit du russe,
annotés et préfacés
par Elsa Gribinski,
Ed. Autrement, coll.
« Littérature », 157 p., 79 F.

Lorsqu'en 1905 éclatent en Russie les révoltes annonciatrices de l'effondrement qui aura lieu douze ans plus tard, Michel Ossorguine est âgé de vingt-sept ans. Il est issu d'une famille de l'aristocratie libérale, avocat, écrivain, journaliste aussi. Sa participation au mouvement insurrectionnel lui vaut une condamnation à mort. Il s'enfuit en Occident, voyage en Italie et en France, devient franc-maçon, publie ses premiers textes littéraires et combat l'autocratie tsariste dans la presse. De retour à Moscou après dix ans d'exil, il accueille la révolution avec ferveur et se lie avec tous ceux qui – comme lui – saluent l'avènement du temps messianique. Il ne partagera pas le sort tragique d'Essenine et de Maïakovski, de Marina Tsvetaeva, mais son refus de participer à la terreur révolutionnaire le conduira une fois encore en prison. Nouvelle condamnation à la peine capitale, nouveau départ, grâce à l'intervention de Nansen, et second exil, d'abord à Paris, ensuite à Sainte-Geneviève-des-Bois. Il ne reverra jamais son pays. Fin novembre 1942, terrassé par une crise cardiaque, il s'éteint à Chabris.

Modeste et discret, Ossorguine n'est pourtant pas un personnage commode. Plutôt incorrect politiquement, ses violentes prises de positions pacifistes, son esprit tolérant qui s'exprime dans la presse russe éparpillée entre Paris et Shanghaï, New York et Riga, dérangent les exilés « blancs ». Parmi eux, Nina Berberova et son compagnon l'accusent même d'intelligence avec le Kremlin ; un article signé par sa veuve (1) fait taire ces rumeurs surgies d'habitude au sein de l'univers clos de toutes les émigrations. A partir de 1928 jusqu'à la veille de la guerre, Ossorguine publie une dizaine de volumes, dont *Une rue à Moscou* (2), immense succès au milieu des années 30, et *Les Gardiens du livre*, un recueil de textes qui restitue les efforts des écrivains russes pour sauver les bibliothèques en perdition pendant la guerre civile (3).

MÉTAPHORIQUE

Il est parfois de si belles traductions que l'envie vient de les lire à haute voix tant elles rendent la musique intime de l'original. C'est le cas de ces récits mélancoliques, parfois inspirés de vieux faits divers, mais toujours affirmant avec la force du génie les profondes convictions de l'auteur (4). Dans *L'Aveugle né,* un jeune homme se soumet à une opération supposée lui rendre la vue ; pourtant les sensations qu'il éprouve au fond de sa nuit sont beaucoup plus aiguës que celles des voyants. L'intervention qu'il subit lui permettra-t-elle de garder son innocence et l'exquise perception intérieure ? Nous ne le saurons jamais ! Ils sont ainsi les récits de Michel Ossorguine, intimistes, soulevant néanmoins des interrogations inquiétantes. Son écriture ressuscite ces objets dérisoires, indispensables au petit confort du lettré. Taille-crayons et vieilles lunettes, calendriers et galets ramassés sur la plage, coupe-papiers, bouts de ficelle inutiles ne cessent d'encombrer son bureau. Ils se cachent, se dérobent – et souvent pour toujours – telle cette pièce d'un jeu d'échecs, perdue dans la rue (« Le pion ») ou bien se réveillent d'une longue léthargie comme la montre hors d'usage qui se remet en marche, cinquante ans plus tard, à l'instant même où la mort vient narguer le conteur (« A propos d'une boîte blanche »). L'obsession du temps cyclique, la nostalgie non dite d'un hypothétique « éternel retour », ressortent à travers l'histoire d'un pauvre bougre fasciné par les rites funéraires *(« L'Homme qui aimait la mort »)* alors que dans « Le Terroriste », l'écrivain affirme son refus radical de la violence, même au service d'une noble cause.

Pour restituer la cécité des hommes, leur sottise, Ossorguine utilise la métaphore, mais lorsqu'il sollicite le passé russe, il devient plus direct, visionnaire étonnant et tragiquement actuel. « Les Os du juif » tire son inspiration d'un événement qui se serait passé vers la fin du XVIIIe siècle dans une campagne russe reculée : Mendele, entre deux prières, s'épuise à courir pour gagner quelques sous ; malheureux, il souhaite reposer enfin dans un cimetière. Après son trépas, une épizootie décime le bétail du village et, tous les remèdes s'avérant inopérants, les paysans décident d'employer celui qu'ils considèrent le plus efficace. Ils déterrent le juif, pilent ses os et nourrissent les bêtes avec le produit ainsi obtenu. Elles mourront jusqu'à la dernière, alors que, invisible, le fantôme de Mendele, un *taleth* (5) sur ses épaules, continuera sa course tout au long des ruelles de la bourgade sans jamais trouver le repos tant désiré. *« (...) Le malheur de Mendele surpasse tout malheur humain, et c'est lui, avant tout autre, que doit entendre Celui dont le nom est imprononçable »*, concluait Michel Ossorguine en 1934. « Le Supplice du cahier » avait été publié pour la première fois à la même époque, récit tout aussi prémonitoire dont l'histoire se passe encore au XVIIIe siècle : sur le chemin de son école, le jeune Vassia Roudny trouve un cahier rempli de pages blasphématoires où il s'agit d'un certain Dieu qui, *« goûtant fort des vierges terrestres, apparaît à icelles en la forme d'un taureau ou d'un cygne* (...) *et icelles vierges par Dieu deviennent grosses. Il a une barbe, la face bien faite et boit de cette bière qu'on nomme nectar, souvent jusqu'à l'ivresse »*.

N'y comprenant rien, Vassia Roudny soumet ce texte, sans doute recopié et perdu par un séminariste fasciné par la mythologie, aux notables du village, pope, instituteur, militaire. Horrifiés, ils dénoncent cet écrit hérétique et ordonnent une enquête. L'écolier est arrêté ; soumis à la torture, il mourra sans pouvoir indiquer la source du document sacrilège témoignant des frasques d'un Dieu inconnu. Alors, comment trouver le coupable ? La solution se trouve dans un vieil édict du gouverneur, qui stipule : *« Qui libelles et lettres injurieuses compose et répand* (...) *l'auteur en personne n'ayant guère été trouvé, le bourreau une telle lettre sous la potence doit arder, et ledict auteur malhonnête déclarer. »* Le cahier sera donc brûlé devant une foule en liesse, déçue cependant de ne pas assister au supplice d'un véritable vivant.

Ce texte paraissait quand en Allemagne nazie s'allumaient les premiers bûchers où brûlaient les livres « impurs » alors que dans le pays d'Ossorguine ceux des écrivains suspectés d'hérésie étaient chassés de toutes les bibliothèques et interdits.

Edgar Reichman

(1) Tatiana Bakounine-Ossorguine, in *Cahiers du monde russe et soviétique*, janvier-mars 1990.
(2) Réédités en 1973, aux éditions L'Age d'homme.
(3) Illustré par Alexis Remizov et accompagné de poèmes de Marina Tsvetaeva, aux éditions Interférences, 1994.
(4) Ecrits dans les années 30, ces récits ont été d'abord publiés dans *Poslednie novosti* (Les dernières nouvelles, journal des émigrés russes).
(5) Châle utilisé lors des prières.

Insolent tandem

Soixante-six ans après sa publication paraît en France le picaresque et désopilant roman d'Ilf et Petrov

LE VEAU D'OR
(Zolotoj telenok)
d'Ilia Ilf et Yevguéni Petrov,
traduit du russe
par Alain Préchac,
éd. Librairie du Globe,
450 p., 160 F.

Ilya Arnoldovitch Fainzilberg (Ilf), fils d'un juif employé de banque, est né en 1893 à Odessa, ville méridionale et non conformiste. C'est à Moscou qu'Ilf rencontre en 1925 Yevguéni Petrovitch Kataiev (1) (Petrov), son cadet de trois ans, odessite lui aussi. Rencontre féconde car ils se complètent, flouent la censure et emportent l'adhésion d'un public qui avait désappris à rire.

Malgré l'insolence de leur œuvre commune – réfractaire aux canons qu'imposait le « réalisme socialiste » –, ils ne subissent pas le sort réservé aux élites littéraires insoumises : le premier meurt terrassé par la tuberculose en 1937, le second, correspondant de guerre, cinq ans plus tard, dans un accident d'avion alors qu'il revenait du front.

Le Veau d'or, tout comme *Les Douze Chaises* (histoire rocambolesque d'un trésor enfoui entre les ressorts d'un siège), fut d'abord publié en feuilleton au cours de l'année 1931. Ostap Bender, escroc au grand cœur, avait déjà séduit les foules assoiffées d'aventures et d'enrichissement rapide pendant la période faste de la NEP (2).

Ressuscité par Ilf et Petrov, qui l'avaient fait mourir dans *Les Douze Chaises*, Bender, tout aussi pugnace, recrute deux malfrats moins chanceux, Balaganov, chapardeur sans envergure, et Panikovski, éternel bouc émissaire. Les comparses arrivent à convaincre l'innocent chauffeur d'une antique voiture baptisée « l'Antilope » de se joindre à eux. C'est qu'Ostap Bender, lassé de larcins minables, vient d'apprendre que sous la façade d'un modeste employé aux écritures, Koreïko, se cache en vérité une crapule sinistre enrichie d'une manière frauduleuse. Il convoite les millions de Koreïko qui, prévenu du danger, prend la fuite vers l'Asie centrale.

FOLLE POURSUITE

Dans les conditions imposées par Staline après 1929, l'année dite du grand tournant (extermination des koulaks, industrialisation à outrance, instauration d'une dictature sanglante), commence alors une fantastique poursuite. Entre le corrompu Koreïko, sous les traits duquel on reconnaît l'ancêtre des futurs profiteurs du régime stalinien ainsi que de ceux qui lui ont succédé, et Ostap Bender, version soviétique d'Arsène Lupin, le dernier l'emportera au terme d'une fabuleuse épopée entrecoupée de récits secondaires, emboîtés comme les poupées russes.

Faux cynique, Ostap Bender devient donc lui aussi millionnaire, mais comment profiter de cette fortune sans éveiller la curiosité des autorités ? Pour que ce roman picaresque et féroce puisse paraître dans le pays des soviets, il fallait y ajouter une conclusion édifiante. « La morale prolétarienne » y est sauvée, mais cette fresque sollicite d'autres lectures. C'est justement cette ambiguïté qui lui donne puissance et pérennité.

E. R.

(1) A ne pas confondre avec son frère, Valentin Kataiev, médiocre romancier stalinien.
(2) Nouvelle politique économique initiée par Lénine pour sortir, en 1921, du communisme dit de guerre. Elle prit fin en 1928, après avoir accordé une certaine liberté aux petites et moyennes entreprises privées.

Expériences poétiques

Traversée dans l'« océan de mots » et de sonorités du poète Vélimir Khlebnikov

ZANGUEZI ET AUTRES POÈMES
de Vélimir Khlebnikov.
Traduit du russe et présenté par
Jean-Claude Lanne,
Flammarion, coll. « Poésie »,
368 p., 149 F.

A la fois linguiste et mathématicien, Vélimir Khlebnikov (1885-1922) voulait créer un univers harmonieux par l'image et le son : un *« immense missel-recueil d'images de toutes les Russies »*, pour reprendre les mots d'Ossip Mandelstam. Considérant que le mot est plus vaste que le sens, il a fondé ses recherches sur les ressources de la musicalité de la langue. Le travail du traducteur Jean-Claude Lanne, qui lui a consacré plus de vingt ans d'études, est couronné aujourd'hui par cette publication d'une grande partie de l'œuvre du poète. Ce recueil complète en effet les *Nouvelles de Je et du Monde*, publiées par l'Imprimerie nationale en 1994 (1).

A travers les poèmes courts et les poèmes narratifs, *Zanguezi et autres poèmes* présente les trouvailles de ce *« chevalier de la lutte poétique »* comme le nommait Vladimir Maïakovski. Leader du mouvement futuriste russe (1905-1917), fondateur d'un langage poétique, le *zaoum* (qu'on pourrait traduire par « au-delà de la raison »), Khlebnikov travaille sur l'origine du mot, qu'il décline : *« Ô, ériez, rieurs ! / Ô, irriez, rieurs ! / Ceux qui rient de rires, ceux qui rièssent rialement / Ô, irriez riesquement !... »* (*Conjuration par le rire*, 1908-1909).

Sa liberté poétique est totale, pourvu que le mot soit beau. Il crée des mots-valises et des verbes à partir de noms de famille comme dans le poème court *Gentilhommière la nuit, gengiskhane...* (1915) : *« Gentilhommière la nuit, gengiskhane ! / Bruissez, légères boulaies bleues ! / Aurore nocturne, zarathoustre ! / Et toi, ô ciel bleu, mozarte ! »*. Et ne cesse d'enrichir son vocabulaire (2) : d'archaïsmes, de termes techniques, d'argot, jusqu'aux régionalismes et autres mots rares qu'il puise dans le célèbre *Dal,* l'équivalent russe du *Littré*.

Dans cet *« océan sans borne des mots »,* tel que le qualifia le futuriste Vassily Kaminski, Khlebnikov joue. Il croise les homonymes et leurs images : *« ... La mesure tantôt s'emplit de grain, tantôt rythme et ensorcelle le verbe. »* (*Le Compagnon rouge*, 1912) ; puis double le sens du verbe par la musicalité de la langue. Ainsi, dans *La Bête + le Nombre* (1915), l'atmosphère marine s'impose au point que l'on prenne l'alarme pour la lame : *« Elle s'effondre, brisée par l'alarme, / Sur les durs rochers et parmi les pierres »*, un seul mot offre une double lecture. Joueur ou chercheur ? Les deux avec humour.

S'il fait siens lexique, syntaxe et orthographe, *« en prosodie, il reste attaché aux règles classiques tant pour les mètres que pour la rime »,* affirme Nikita Struve, dans son *Anthologie bilingue de la poésie russe* (3). Le rythme est essentiel dans la poésie de Khlebnikov. Poète abstrait, il se place dans une logique cosmique qui obéirait à une loi des nombres. Les surnouvelles de *Zanguezi et autres poèmes*, construites en mosaïque de différentes nouvelles autonomes, révèlent ce théoricien du temps. S'il n'a pas atteint le langage universel qu'il recherchait, son génie n'est plus à démontrer.

Anne Rodier

(1) *Nouvelles de Je et du Monde* de Vélimir Khlebnikov, trad. Jean-Claude Lanne, Imprimerie nationale, 462 p., 160 F.
(2) *Slovar Neologuismov Velimira Khlebnikova* de Natalia Pertsova, éd. Wiener Slawistischer Almanach Sonderband 40 (1995), TOO Tsentr Poli-Grafitcheskikh Ousloug, 560 p.
(3) Aubier-Flammarion, 1970.

l i v r a i s o n s

● **RÊVES DE JÉRUSALEM**, d'Alexandre et Lev Shargorodsky
C'est un tableau de Chagall retouché par Laurel et Hardy. Mochko le rêveur est parti un jour de Myastkovka pour Jérusalem demander à Dieu quelques faveurs. Il n'en est jamais revenu. Mais de temps à autre, il apparaît à son petit-fils, monté sur un âne qui ne broute que de l'herbe bleue. Il suffit au garçon de fermer les yeux pendant un cours de mathématiques pour quitter l'Union soviétique des années 50 et se retrouver au pied du Mur des lamentations. *« Les gens se répartissent en deux catégories, il y a ceux qui bâtissent des châteaux en Espagne et ceux qui les vendent. »* Les frères Shargorodsky font manifestement partie de la première catégorie et se sont souvent heurtés à la deuxième. Le rêve chez eux, débouche invariablement sur les situations les plus cocasses. Ils se moquent de tout, de tous et surtout d'eux-mêmes, appliquant une ironie décapante aux images un peu convenues des rêves d'évasion (traduit du russe par Dominique Leveillé, éd. Métropolis, 160 p., 132 F). **G. Ml.**

● **LES PARIAS D'EDEN**, de Jaroslav Melnik
Dans la première de ses six brèves nouvelles postulant au titre d' *« ensemble romanesque »*, une authentique vedette de la race porcine devient la maîtresse de l'auteur, et aucun détail de leurs fougueuses étreintes n'épargne le lecteur. Zoophilie, inceste et cannibalisme font bon ménage au long de ces textes où les protagonistes, actrices ratées et parents pervers, adolescents narcissiques et amoureux transis se livrent aux plus singuliers exercices sexuels. Ils ne se retrouvent pas en enfer comme il conviendrait mais carrément au paradis. A ces parias parachutés dans l'Eden, le narrateur demande (et nous nous posons la même question) pourquoi ils sont là. *« Parce que nous avons beaucoup souffert »*, répondent ces fornicateurs impénitents. La vraie souffrance – qui mérite du respect – des intellectuels de l'ex-URSS ne justifie pas cette complaisante délectation morbide, ce déballage torrentiel de pornographie et de festins anthropophages (traduit du russe par Cristophe Glogowski, éd. Pavillons, coll. « Domaine de l'Est », 148 p., 119 F). **E. R.**

● **LA VIPÈRE** et **LA ROUTE ANCIENNE**, d'Alexis Tolstoï
Exilé en Occident après la révolution, Alexis Tolstoï (1883-1945) est revenu à Moscou pour y devenir l'un des plus pugnaces propagateurs du réalisme-socialiste et serviles thuriféraires de Staline. Ecrits à la fin des années 20, ces deux récits témoignent d'un talent que les concessions et la soif de pouvoir de cet ancien président de l'Union des écrivains allaient conduire à la déliquescence. « La Vipère », c'est une combattante de l'armée rouge revenue à la vie civile. Privée ainsi de sa raison d'être, elle deviendra une meurtrière. *La Route ancienne* raconte l'agonie d'un officier français sur un navire entre Odessa et Marseille, une fois la Russie du tsar défaite (traduits du russe par Paul Lequesne, éd. L'esprit des péninsules, 112 p., 70 F). **E. R.**

● **TOUT CHASSEUR VEUT SAVOIR, UNE VIE À LÉNINGRAD** de Mikhaïl Iossel
Entre la magie de la Venise du Nord et les trépidations de Manhattan, Evgueni n'hésite pas longtemps. Pour un Juif à l'époque de Brejnev, la vie n'est pas facile en ancienne URSS. En 1986, âgé de trente et un ans, ce Soviétique pas tout à fait comme les autres arrive aux Etats-Unis avec comme seul précieux bagage la nostalgie des nuits blanches de Léningrad et celle de ses défuntes amours. Ce premier roman, autobiographique, d'un auteur qui enseigne aujourd'hui à l'université Stanford (Californie) a été rédigé directement en américain. La véritable patrie de l'errant n'est-elle pas la langue dans laquelle il écrit ? (traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Cécile Wajsbrot, éd. Noir sur Blanc, 222 p., 136 F) **E. R.**

● **MOSCOU SUR VODKA**, de Vénedict Eroféiev
De la gare de Koursk jusqu'à celle de Pétouchki, banlieue aux confins des ténèbres absolues, c'est à un voyage autour de Moscou que nous invite Eroféiev, capitaine saoul aux commandes d'un bateau ivre. Son récit conduit le lecteur jusqu'au bout de la nuit. Staline est mort, Krouchtchev écarté : il en reste vingt années de grisaille et de joyeux désespoir jusqu'à l'effondrement de l'empire soviétique qui déjà vacille. Ce texte, traduit aujourd'hui dans une vingtaine de langues, avait circulé d'abord en samizdat. Eroféiev, Rimbaud de la prose soviétique, est décédé en 1990 à l'âge de cinquante-deux ans (traduit du russe par Annie Sabatier et Antoine Pingaud, éd. Ibolya Virag, 211 p., 60 F). **E. R.**

● **MARINA TSVETAEVA, une ferveur tragique,** de Claude Delay
La vie de cette poétesse est tracée de noir. Née en 1892 à Moscou dans une famille de l'intelligentsia, elle n'a pas quatorze ans quand sa mère meurt. Elle connaîtra successivement la faim, le deuil et l'exil avant de retourner en URSS en 1939. Et se pendra, en 1941, à Elabouga (Tatarie), où elle avait été évacuée avec son fils. C'est dans cette vie de drames que resplendit sa poésie. Son premier recueil publié dès ses dix-huit ans (*Album du soir*) est salué par la critique. Elle continue d'écrire et d'être publiée malgré la Révolution et son exil en Europe. De tout temps elle a fait l'admiration de ses pairs (Ehrenbourg, Rilke, Brodsky...). Mandelstam et Pasternak lui dédient de nombreux poèmes. Publiée en France à partir de 1968, elle est traduite par les plus grands (Elsa Triolet, Lily Denis, Eve Malleret).
Psychanalyste, Claude Delay a écrit quelques ouvrages sur l'amour et notamment sur la solitude des femmes. C'est dans un séminaire d'études féminines qu'elle a découvert Marina Tsvetaeva : le poète seul face à sa passion et la femme aux amours nombreuses, mais surtout l'enfant marquée par une mère qui voulait faire d'elle une musicienne. Tentant de s'identifier au style de Tsvetaeva, la psychanalyste plonge dans ses ouvrages comme dans ses propres souvenirs, mêle les extraits des textes du poète à sa propre analyse, donne ainsi un ton intimiste à sa biographie, sans éviter un écueil : la création d'*« une image quelque peu fantastique ou mythique* [...], *voire romantique »* de la vie de Marina Tsvetaeva. Englué dans un lyrisme bancal, le livre pêche par manque de rigueur (Plon, 245 p., 120 F). **A. R.**

● **LES FLEURS DU MAL RUSSE, Anthologie de la nouvelle littérature russe**, de Victor Erofeev
La littérature avait-elle sombré en URSS ? C'est ce qu'affirmaient écrivains pétersbourgeois et éditeurs moscovites. Aujourd'hui, l'anthologie de Victor Erofeev réfute catégoriquement cette hypothèse, citant à l'appui dix-neuf auteurs, successeurs de la « génération du dégel », qui, après une jeunesse passée dans le conformisme bréjnévien, ont été échaudés par la pseudo-libération culturelle de Khrouchtchev. Plus qu'à la politique, ils s'intéressent à l'être humain, ses déviances, ses fantasmes, son désarroi. Ils explorent l'individu, celui-là même qui a été nié ou plutôt étouffé depuis 1917. Ils observent sa sensibilité et rient de sa médiocrité dans une société marquée par la décadence.
Pour rendre ses lettres de noblesse à *« la langue russe* [...] *livrée en pâture à des idéaux mensongers »,* ces « hommes de quarante ans » (baptisés ainsi dans les années 80) la consacrent à l'expressivité de la laideur, à la force des sentiments engendrés par le crime et la cruauté. Certains l'entachent d'un vocabulaire ordurier (Victor Erofeev), d'autres la déstructurent, la conceptualisent (D. Prigov, L. Rubinstein). Tous s'efforcent de la faire renaître, de se l'approprier (Albin Michel, coll. « Les grandes traductions », 432 p., 160 F). **A. R.**

La chronique de Roger-Pol Droit

Cuisiner l'âme à l'italienne

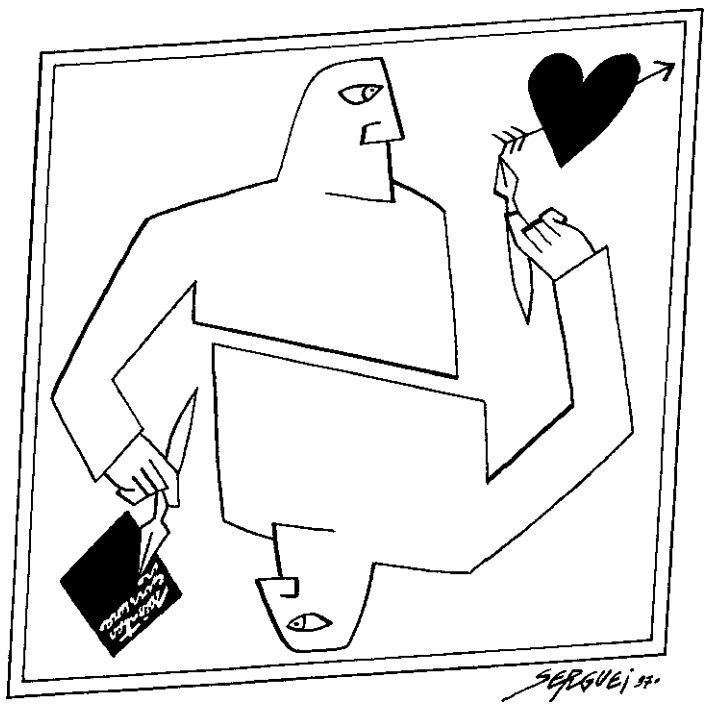
GÉOMÉTRIE DES PASSIONS (Geometria delle passioni)
Peur, espoir, bonheur : de la philosophie à l'usage politique
de Remo Bodei.
Traduit de l'italien par Marilène Raiola.
PUF, coll. « Pratiques théoriques », 496 p., 288 F.

FIGURES ITALIENNES DE LA RATIONALITÉ
Sous la direction de Christiane Menasseyre et André Tosel.
Ed. Kimé, 650 p., 300 F.

On nous répète que plus personne ne reste isolé, que les lointains n'ont plus de secrets. Comment comprendre que nous ignorions encore à ce point, dans le domaine des idées, nos plus proches voisins ?

On nous le chante sur tous les tons : nous voilà réellement sur le point de devenir « globaux », villageois planétaires, internétisés, connectés en permanence, informés nuit et jour, déréalisés en temps réel. Plus rien d'essentiel ne sera local, localisé ni localisable. Nous serons, sous peu, définitivement branchés les uns sur les autres, monde entier en ligne... Pourtant, rien ne semble demeurer plus étranger que nos voisins les plus proches, rien ne persiste à être si opaque à notre compréhension que les autres cultures, dans leur cohérence propre et leur diversité. Sous la grande pellicule informatique – où circulent directives financières, informations commerciales, données scientifiques et nombre de messages idiots – de puissantes barrières demeurent entre les esprits. Peut-être sont-elles aujourd'hui renforcées par l'illusion faisant croire à leur rapide évanouissement. Qu'on veuille bien, malgré tout, observer autour de soi, au lieu de garder les yeux rivés sur les écrans d'ordinateur : il subsiste effectivement entre les disciplines, les civilisations, les cultures nationales, les langues, d'épaisses et fort étanches murailles. Sans doute essaie-t-on, ici où là, de les fissurer, d'ouvrir quelques brèches. Mais elles persistent, massives, immobiles, sous la course effrénée des données satellisées ou câblées. Au fluide des messages mondiaux, obstinément s'opposent la dureté hiératique des traditions, la fixité souterraine des tournures de la parole et de l'esprit.

Sans doute est-ce la principale difficulté à creuser si l'on veut commencer à prendre la mesure de notre époque d'une manière réellement philosophique. Regarder notre temps en philosophe : que signifie une telle entreprise ? Il ne s'agit pas de commenter ou de prolonger la tradition philosophique occidentale, mais bien de l'ouvrir – non seulement à d'autres mondes philosophiques, mais aussi aux situations inédites qui marquent notre temps. Or, curieusement, les philosophes s'intéressent encore peu à ce qui n'est pas gréco-européen. Ils détournent rapidement le regard, dès que s'agitent les problèmes inédits de l'actualité planétaire. Rares sont les penseurs qui tentent une mise en perspective de l'héritage philosophique pour saisir l'étrange époque présente. C'est le cas de Remo Bodei, professeur à l'université et à l'Ecole normale supérieure de Pise, auteur d'une dizaine d'ouvrages qui l'ont conduit de travaux de facture classique – sur Hegel ou Ernst Bloch, notamment – à des recherches plus difficiles à étiqueter, mais sans conteste plus novatrices. Il s'efforce aujourd'hui de comprendre, avec autant de solide érudition que d'ouverture d'esprit, comment l'âme occidentale s'est modifiée profondément entre les temps que l'on dit classiques, héritiers pour une large part de l'Antiquité, et ces temps que nous vivons, qui paraissent presque sans nom – car ils ne sont plus modernes, sans être devenu vraiment autre chose. Remo Bodei s'intéresse aux transformations à long terme de nos architectures intérieures. Comment s'organisent nos attentes et nos craintes ? Selon quelles règles s'entretiennent ou s'apaisent nos guerres civiles intérieures ? De quelle manière ont évolué, dans les mutations des rapports subtils avec nous-mêmes, les rôles respectifs de la raison et des passions ? A travers ces questions, le philosophe ne cherche pas à restituer en historien des processus circonscrits au domaine des idées. Il tente au contraire de diagnostiquer des mouvements de grande amplitude, de poser les jalons d'une véritable histoire des sentiments et du gouvernement de soi,



fini et proliférant de désirs vagues autant que puissants. Classiquement comprises comme un trouble à écarter, une perturbation malencontreuse de l'état premier de l'âme – qui serait par nature transparente et contemplative –, les passions ont changé de sens : elles se sont muées en pseudo-désirs à satisfaire, elles se sont travesties en besoins artificiels de consommation et en conditionnements sociaux de toutes sortes. Les passions classiques – où Kant voyait encore un « cancer de l'âme » – ne se sont pas contentées de disparaître. Elles se sont métamorphosées en interminable menue monnaie de petites volontés sans vraie guerre.

Deux tournants ont indirectement produit cette mutation. D'abord Spinoza. En considérant le désir *(cupiditas)* comme « l'essence même de l'homme », et non plus comme quelque accident fâcheux le détournant de sa vraie nature, il a permis de ne plus opposer une part divine et souveraine de l'âme et sa pesanteur terrestre, corporelle, vite jugée encombrante ou maléfique. Mieux : avec lui s'ouvre la voie féconde d'une conception de l'intelligence des passions qui permette de sortir du vieux couple de l'espérance et de la crainte. Ce que Spinoza désigne, c'est finalement la voie mettant fin à la mortification, rompant avec *« l'attrait obsessionnel pour la mort et la souffrance »*. dans l'intention avouée de contribuer à une réélaboration de l'éthique.

On ne saurait suivre le détail de cette enquête savante et précise sur les relations de la raison et des passions, qui conduit de Sénèque à Tocqueville en passant par Hobbes et Descartes et embrasse aussi bien les représentations de l'individu que les théories politiques. Résultats de ce livre important : une mutation d'ensemble, et deux tournants majeurs qui l'accompagnent. La mutation d'ensemble conduit de la hiérarchie raison-passion à la prolifération indistincte du règne des désirs. Entre l'Antiquité et nous, tout a changé, de ce point de vue. A l'idée d'une subordination naturelle de la partie inférieure de l'âme à sa partie supérieure s'est substitué le règne indé-

L'autre tournant, opposé mais non moins déterminant, est représenté par l'action des jacobins, *« archétype des mouvements politiques modernes d'émancipation radicale » :* leur politique de la vertu est aussi une politique de la terreur. Le sage spinoziste, qui voulait atteindre à la liberté vraie du désir, laisse place à l'idéologue militant, agitateur et théoricien, qui travaille à l'émancipation totale de la société.

Le beau travail de Remo Bodei, dont ces quelques lignes ne donnent qu'une esquisse lyophilisée, est aussi un plaidoyer sobre mais efficace pour un assouplissement de nos catégories morales qui ne soit pas un abandon de l'universalité. Il fait sienne, à sa manière, la règle de Leopardi : *« La raison a besoin de l'imagination et des illusions qu'elle détruit ; le vrai a besoin du faux ; la substance de l'apparence, l'insensibilité la plus parfaite de la sensibilité la plus vive (...), la géométrie de l'algèbre et de la poésie, etc. »* Peut-être cette maxime est-elle aussi une définition des manières italienne de philosopher. Il existe en effet un ensemble de voies transalpines pour cheminer dans la pensée, des trajets spécifiques où se croisent les interrogations de la Cité et celles de l'esthétique. Pour en approcher les singularités, des spécialistes se sont réunis deux années consécutives à l'initiative de Christiane Meynassère et d'André Tosel. Ils éclairent Pétrarque ou Vico, font découvrir Guarini ou Spirito, et s'efforcent de cerner cette curieuse « province métaphysique » qui s'étend de l'autre côté des Alpes, et peut-être de l'autre côté de nos évidences bien cloisonnées. Car l'Italie ne découpe pas de la même manière que la France le partage de la raison et des passions, du vrai et de l'apparence. Bien des traits de cette « cuisine de l'âme » peuvent encore nous déconcerter et nous ouvrir des perspectives inattendues. Derrière des architectures de la table, la pensée nous réserve encore des dépaysements étonnants.

Derechef, contrairement à ce qu'on répète à l'envi, il faut donc soutenir cette évidence : le monde n'est pas du tout connu. Il ne s'est même pas encore constitué, si l'on veut bien entendre par monde non pas seulement le grand flux cathodique dont nous sommes submergés, mais aussi des rencontres effectives – patientes, tâtonnantes, hasardeuses, obstinées – entre les langues, les systèmes de pensée, les disciplines, les cultures. Tout cela, vu de Sirius, reste grandement à accomplir. On objectera les millions de volumes dans les bibliothèques, les banques de données, le stock impressionnant de dictionnaires et d'encyclopédies de toutes natures. Rien de plus aisé, il est vrai, que de soutenir que l'on sait déjà tout sur tout. Voilà qui est exact, mais sans importance. La seule chose qui compte est de faire l'épreuve de la diversité radicale du monde, et de tenter d'en comprendre les liens internes. Ce n'est pas une affaire faite.

Contre l'excès identitaire

A partir de l'exemple américain, Denis Lacorne plaide pour un multiculturalisme modéré

LA CRISE DE L'IDENTITÉ AMÉRICAINE
Du melting-pot au multiculturalisme
de Denis Lacorne.
Fayard, 394 p., 150 F.

Aujourd'hui, l'Amérique fascine les intellectuels français autant par sa puissance qu'elle inquiète par les dérives centrifuges, voire séparatistes, prêtées à ses minorités noire, hispanique, féministe, gay, etc. Tendances que l'on caricature souvent sous l'appellation de *« political correctness »* (correction politique). Cette crise américaine de la pensée française contraste avec l'étonnante faveur dont le modèle américain jouissait en France dans les années 80, et nul doute que l'affaire dite du voile islamique aura constitué de ce point de vue, à l'automne 1989, une sorte de tournant. Certaines des voix qui avaient vanté jusqu'alors les mérites d'une installation démocratique pacifique réussie outre-Atlantique – compte non tenu de la question de l'esclavage – se mirent à voir dans le multiculturalisme américain un véritable repoussoir, l'annonce menaçante d'une prochaine dictature des minorités et des communautés.

Dans ce contexte, l'ouvrage de Denis Lacorne vient à propos pour calmer ce jeu français très en vogue qui consiste à plaquer nos angoisses hexagonales, avouables ou non, sur une réalité étrangère, en l'occurrence celle des Etats-Unis. Patiemment, à travers les textes fondateurs, Denis Lacorne nous aide à remonter le cours d'une idéologie américaine qu'il connaît de l'intérieur, depuis la *Lettre sur la tolérance* du philosophe John Locke (1686) jusqu'à Horace Kallen, qui serait l'inventeur, dans les années 20, de ce qui allait devenir le multiculturalisme américain. A l'époque de Horace Kallen, prôner la diversité des cultures et leur coexistence signifiait battre en brèche le discours des *« nativistes »*, qui, eux, jugeaient inassimilables les immigrants d'origine *« hébraïque », « alpine »* ou autre. Le multiculturalisme, loin donc d'être l'habillage conceptuel des tendances au repli identitaire, naît d'abord comme une théorie de l'intégration, comme une réaction à la xénophobie.

Denis Lacorne reste cependant conscient des excès, parfois cocasses quoique souvent démesurément grossis, que peut inspirer le multiculturalisme, notamment sur les campus américains. Par exemple, ceux d'une « ethnoscience » surtout préoccupée d'attribuer son lot de découvertes à chaque minorité (le triangle de Pascal aux mathématiciens chinois, l'écriture et le calendrier aux Olmèques, etc.). Si en revanche Lacorne ne conteste pas la légitimité de l'*affirmative action* (le traitement préférentiel pour les citoyens issus de groupes défavorisés), il note que celui-ci charrie aussi son lot de *« victimes innocentes »* (ceux à qui leur mérite permettrait d'accéder à tel emploi public ou à telle université mais qui voient la place prise, au nom de la rectification des injustices historiques). Il propose, pour prévenir tout risque de surenchère ethnique et empêcher l'allongement infini de la liste des victimes présumées de l'Histoire, de réduire l'application de l'*affirmative action* aux Afro-Américains et d'en limiter la portée dans le temps.

En se faisant ainsi le partisan d'un multiculturalisme modéré et en collant de plus près à l'histoire comme à la réalité d'une Amérique trop souvent méconnue à force de paraître familière, ce livre ouvre la voie à ce que pourrait être une réflexion sur un multiculturalisme à la française. Une réflexion qui se déciderait enfin à envisager le dépassement du vieux modèle jacobin autrement que comme l'apocalypse.

Nicolas Weill

Les corps d'Althusser

L'histoire de la pensée de Louis Althusser serait celle du déni de son corps au profit de son « corpus » écrit

LIRE ALTHUSSER AUJOURD'HUI
Ouvrage collectif.
Ed. L'Harmattan, série « Futur antérieur », 158 p., 90 F.

Comment penser le lien chez Althusser entre sa psychopathologie, le meurtre de sa femme Hélène, sa pensée de philosophe et son rôle d'intellectuel communiste ? Un colloque s'est tenu en 1995 à l'Ecole normale supérieure, sous l'égide de l'IMEC. A la lecture de ses actes, il apparaît que seul le biographe d'Althusser, Yann Moulier-Boutang, se pose sérieusement cette question difficile. C'est parce qu'il se trouva placé lui-même, dans sa relation avec l'ancien « caïman » de philosophie de la Rue d'Ulm, au cœur d'une contradiction entre l'antisubjectivisme du philosophe (son refus d'admettre le rôle d'un sujet dans l'Histoire, définie comme « processus sans sujet ni fin ») et le fait qu'Althusser acceptait, dès 1986, six ans après le meurtre qui l'avait condamné au silence, de collaborer avec lui à sa propre biographie. Pour d'autres, qui furent ses élèves et les participants à son cénacle, la question ne doit pas plus être posée que celle, pour des heideggériens, du rapport entre la pensée du maître et l'adhésion du professeur au parti nazi. Lire Althussser aujourd'hui exigerait que le fait divers d'une nuit tragique de 1980, avec ce qu'il révèle de la structure psychique de la personne qui commit ce meurtre, soit mis entre parenthèses. Il faudrait somme toute reconduire le non-lieu dont fit l'objet ce « passage à l'acte » pour n'avoir affaire qu'à la pensée, puisque nous n'aurions pas les moyens de penser la dialectique entre l'homme, sa pratique théorique et son engagement politique. On retrouve alors, dans les recherches que continue de susciter le philosophe, la coupure qu'il avait voulu instituer entre l'homme souffrant et la pensée triomphante. Ce qui implique pour certains philosophes le refus de prendre en compte l'autobiographie posthume d'Althusser, *L'avenir dure longtemps,* qui le ressuscita, en 1992, deux ans après sa mort physique, sinon comme philosophe, du moins comme mythe, celui du philosophe-criminel. On sait qu'il voulait y rendre compte publiquement de son crime tout en s'en exemptant.

FLUX UNIVERSITAIRE

L'effet des nombreuses publications posthumes d'Althusser, autobiographie mise à part, est difficile à mesurer. Rares sont encore les travaux que les deux gros tomes d'*Ecrits philosophiques et politiques*, parus en 1994 et 1995, celui des *Ecrits sur la psychanalyse,* paru en 1993, ont suscités. Althusser se trouve pris dans les flux et reflux universitaires de la théorie marxiste et dans les débats sur la psychanalyse (théorie ou clinique ?). Ce qui frappe dans les contributions des philosophes qui mettent entre parenthèses le « sujet » Althusser et son crime, c'est le caractère délibérément préfreudien, et donc archaïque, de leur pensée. Ce qui frappe, au contraire, dans l'esquisse que donne Yann Moulier-Boutang du second tome, très attendu, de sa biographie, c'est comment il y apparaît contaminé par ce qu'il expose comme le fantasme primordial du « sujet » Althusser, le fantasme maniaque de toute-puissance qui résulte d'une volonté de maîtrise absolue sur le sens, d'une *libido sciendi* qui s'intègre à une *libido dominandi,* un désir de pouvoir par une intelligence supérieure à toutes les autres, ce qui est la folie même. Yann Moulier-Boutang montre bien que la folie d'Althusser se consolidait de sa méconnaissance, et comment il manipula par un constant chantage au suicide son second analyste, René Diatkine, comment il pensa, dans *L'avenir dure longtemps,* mieux comprendre sa propre configuration pyschique et les « inscriptions archaïques » de son inconscient que son analyste lui-même, comment il mit celui-ci en échec en cherchant à le séduire et à le dominer et en conservant emmurée en lui l'énigme de son crime, sous le récit classiquement psychanalytique d'une relation œdipienne (père haï, mère aimée castratrice, mère aimant à travers lui un mort, le frère de son mari, dont elle donne le prénom Louis à l'enfant qui est né fantasmatiquement d'un viol de la mère par le père). Ce récit interprétatif est celui que ressasse *L'avenir dure longtemps.*

Moulier-Boutang, en une figure elle aussi classique du fantasme du biographe, saute sur les épaules de son sujet et voit ce que celui-ci ignore ou du moins a réussi à cacher à ses analystes : la relation incestueuse qu'à travers Hélène, sa compagne puis son épouse, il entretient avec sa sœur Georgette, malade mentale dont il a rêvé qu'il la tuait, avec son accord, pour la délivrer de sa folie et se délivrer du même coup de sa culpabilité incestueuse. Ce rêve (*« sorte de communion dans le sacrifice »,* selon les termes mêmes d'Althusser) avait été consigné, en 1964, et communiqué à Hélène et à Diatkine. Ni l'une ni l'autre n'y entendirent l'annonce du meurtre de 1980. De cette interprétation qui remplit le « blanc » laissé par Althusser, volontairement ou non, dans l'interprétation de son propre cas, Moulier-Boutang tire un réseau de significations qui relient la folie althussérienne à la folie stalinienne qui fut celle de l'époque chez les intellectuels et dans l'histoire réelle. Il le fait dans une langue si abstraite et parfois si fautive, syntaxiquement, qu'on a le sentiment qu'il veut réserver le fin mot de son interprétation au second tome annoncé, tout en la livrant déjà de façon hermétique. Et on a envie de lui souffler de chercher plutôt du côté du père que de la sœur et de la mère.

Deux essais précédemment parus et qui n'ont pas eu d'écho, semble-t-il, en dehors des cercles psychanalytiques, l'un de Joël Allouche, *Louis Althusser, récit divan* (EPEL, 1992), l'autre de Josette Pacaly (« Althusser ou le déni », dans le collectif *Le Tournant d'une vie,* RITM, nº 10, université Paris-X, 1995), insistent sur l'orientation perverse de la constitution psychique d'Althusser par déni de son homosexualité, et donc de la différence des sexes. Pour Josette Pacaly, ce déni se retrouve dans la pratique théorique d'Althusser et sa conception de l'Histoire comme processus sans responsabilité autre que celle du processus lui-même. *« La pensée,* écrit Josette Pacacaly, *est véritablement ici accomplissement de désir comme rêve ; elle est déni de la réalité : je parle de la réalité terrible de l'histoire du XXe siècle* (...). »

Ce qui reste en jeu est la question du corps d'Althusser, comme elle est en jeu aujourd'hui dans la théorie et la pratique psychanalytique, parce qu'elle a été longtemps négligée, voire déniée, dans la psychanalyse freudienne. Les lettres à Franca Madonia, la belle et si fragile intellectuelle sicilienne, avec qui, dans les années 1961-1963, le philosophe au « corps mou » entretint une liaison tumultueuse, donneront, l'année prochaine, matière à penser sur cette question et sur celle de la volonté de maîtrise. Les extraits de ces lettres publiés dans la revue *L'Infini* (1) sous la bande « Le style en corps », qui est aussi le titre des réflexions de Philippe Sollers sur l'érotique du corps parlé, peint et écrit, montrent en un éclair noir la façon dont Althusser a déplacé son érotisme sur le corps du peuple fantasmé de ses lecteurs, auxquels il voulait offrir le corpus de ses textes théoriques pour mieux le dominer et se dominer comme corps désirant et souffrant.

Michel Contat

(1) *L'Infini*, nº 58, été 1997 (192 p., 92 F).

L'événement Britten

Xavier de Gaulle livre une vaste étude, synthétique et richement documentée, d'un des derniers compositeurs-interprètes de ce siècle

BENJAMIN BRITTEN OU L'IMPOSSIBLE QUIÉTUDE
de Xavier de Gaulle.
Actes Sud, coll. « Série musique », 576 p., 198 F.

Si l'on excepte la revue *L'Avant-Scène Opéra* (1), aucun éditeur, avant Actes Sud, ne s'était encore intéressé au nouvel « Orpheus britannicus ». Le copieux « Britten » qu'accueille aujourd'hui la collection dirigée par Alain Artaud tranche nettement sur une pagination d'ordinaire plus modeste.

Xavier de Gaulle est l'homme qu'on n'attendait plus. Son étude est vaste, informée, écrite dans un excellent français. Toutes les sources disponibles sont honnêtement citées et adroitement incluses. De Gaulle restitue exactement ce qu'on espère d'un tel travail fondateur : un livre de synthèse, étayant largement les connaissances actuelles sur le compositeur. On ne trouvera aucun exemple musical imprimé dans le *Benjamin Britten ou l'impossible quiétude*. Mais les analyses, faisant sagement commentaire, suffisent à éclairer sur le contenu des œuvres, notamment sur les opéras, longuement décrits. On pourra toujours consulter les éditions reliées bleu et or de Boosey and Hawkes ou les volumes de Faber, sa dernière maison d'édition musicale.

Tout synthétique qu'il est, ce *Britten* est richement documenté : articles de journaux, interviews, lettres et journal intime, tous documents inédits en français. Et de Gaulle motive ses choix : il ne goûte guère la biographie « à l'américaine » de Humphrey Carpenter (Faber & Faber, 1992), la dernière parue avant celle de Michael Oliver (Phaidon Press, 1996). On peut approuver le Français dans son mépris pour les intrusions analytiques dans la vie psychique, intime et sexuelle de Britten. Cependant, de Gaulle ne tombe pas dans le lieu commun d'un Britten séraphique : *« L'enfance n'est pas un thème parmi tant d'autres chez Britten, c'est une donnée et une constante, un pôle qui aimante tout autour de lui. Fût-il muet, comme dans* Peter Grimes, *à l'orée de la carrière du compositeur, ou à sa clôture, dans* Death in Venice. *Mystérieux, parfois coupable, souvent maltraité, incompris, victime de la sottise, de la maladresse et de la violence d'adultes qui ont dû eux-mêmes renoncer à l'enfance avant de l'avoir comprise, l'enfant est toujours là, à la fois ange (*Saint-Nicolas, *1948, et* Abraham et Isaac, *1952) et souillon (*The Little Sweep, *1949), tous deux pétris d'une semblable innocence.* (...) *Britten acceptait mal que l'on réduisît son œuvre au problème de l'innocence perdue et, en 1971, selon le souvenir de Colin Matthews, il n'eut qu'un mot pour qualifier cette vision de ses ouvrages lyriques, stigmatisée par le magazine* Opera : « This is absolute rubbish ! » *Il jeta le « torchon » à travers la pièce, mais Matthews regretta de n'avoir pas eu le courage de lui demander :* « Très bien, alors de quoi traitent-ils donc ? » Juste et fondamentale question.

PARTI PRIS

L'auteur affiche ses choix et ses faveurs, n'hésitant pas à valoriser certaines œuvres de jeunesse et à minorer l'intérêt de pages de la maturité. Il dénonce, sans charger le portrait, le caractère méfiant, parfois égoïste, de Britten. Mais, au fond, et plus discrètement que Wagner, Britten n'avait fait que collecter les moyens, outils et médias nécessaires à la réalisation de ses projets musicaux : une troupe d'opéra (English Opera Group), un lieu d'expression (le Festival d'Aldeburgh), un éditeur (Faber sera créé avant tout en vue d'éditer sa musique). Par ailleurs, sa générosité (matérielle et intellectuelle) envers de jeunes interprètes et compositeurs sera réelle, de même que demeurera sincère et profonde son admiration pour Dmitri Chostakovitch, musicien avec lequel il partageait, jusqu'à l'influence mutuelle, le goût de l'élégie et du sarcasme en musique. Enfin, Britten fut un ardent partisan des musiques pour les « jeunes personnes », ses idées « de gauche » le plaçant toujours à l'avant-poste de l'éducation artistique.

On eût peut-être souhaité plus d'incises, plus d'« arrêts sur image » au cours du texte, notamment sur la question politique, ses rapports avec le mouvement conduit par Auden, Isherwood et quelques autres, ou sur la question pédophile présumée. Mais de Gaulle choisit un cours chronologique qu'on suit avec aisance. Par contre, cette étude rapporte des éléments peu connus sur Britten pianiste et chef d'orchestre. On savait, à l'écoute des quelques mesures d'introduction de la *Sonate Arpeggione* de Schubert, enregistrée avec Rostropovitch, que Britten était l'un de ces musiciens qui inspirent leurs partenaires et stupéfient le public en semblant être la musique même.

C'est probablement le baryton Dietrich Fischer-Dieskau, créateur du *War Requiem* et dédicataire des *Songs and Proverbs of William Blake*, qui a le mieux résumé le talent discret de Britten, l'un des derniers compositeurs-interprètes de ce siècle : *« C'était un merveilleux chef, dans le plus grand sens du terme* (...), *qui suscitait auprès d'un orchestre l'envie de jouer pour lui. Sa technique de la baguette était sans prétention, mais il en était de même de Weingartner et de Richard Strauss. (...) Il y a vingt ans, j'écrivis dans le* Radio Times : "*Quand on travaille pour Ben, chaque chose est un événement.*" »

Renaud Machart

(1) *Peter Grimes* (nº 31), *Midsummer Night's Dream* (nº 146), *Billy Budd* (nº 158) et récemment *The Turn of the Screw/Owen Wingrave* (nº 173).

Merveilles soufies

Humanisme et islamisme se conjuguent dans ce grand classique du XIIIe siècle

LE LIVRE DES DERVICHES BEKTASHIS
Traduit du turc par Kudsi Erguner, avec la collaboration de Pierre Maniez et Christian Le Mellec, éd. Le Bois d'Orion, 250 p., 135 F.

Il y a des livres au destin singulier. Publié une première fois il y a vingt ans sous le titre *Le Livre des aimés de Dieu*, le *Villayet Name*, un des grands classiques de la littérature soufie reparaît enfin sous ce nouveau titre dans une traduction de Kudsi Erguner, lui-même grand interprète de la musique soufie. C'est un petit chef-d'œuvre qui déconcertera peut-être le lecteur peu habitué à l'emphase des chroniques orientales mais qui nous livre, à la façon d'un conte et avec un goût prononcé des prodiges, l'atmosphère des milieux et des maîtres soufis musulmans au XIIIe siècle en Anatolie. Le personnage central en est un des hommes les plus remarquables de ce temps, Hadji Bektash Veli, qui, né au Khorassan, vint ensuite en Anatolie, où il enseigna et fonda, dans le village qui porte aujourd'hui son nom près de la Cappadoce, la confrérie des Bektashis.

Ce terme de confrérie ne doit pas nous faire illusion. Ses membres, appelés derviches, n'étaient pas tout à fait des moines au sens chrétien du mot, mais de libres disciples recrutés le plus souvent parmi les artisans, les commerçants, les caravaniers et qui séjournaient au couvent, au tekké comme on l'appelait, de façon plus ou moins permanente. Beaucoup étaient mariés, d'autres, comme les *asik* ou troubadours errants, parcouraient steppes et chemins en chantant et en improvisant des chants mystiques. Mais qu'enseignait exactement Hadji Bektash ? Un ensemble de préceptes et de connaissances qui s'écartaient très souvent – quand ils ne s'y opposaient pas ouvertement – du formalisme et du ritualisme de l'islam orthodoxe. *« Mille pèlerinages à la Kaaba ont moins de valeur que la conquête d'un seul cœur »*, disait-il par exemple. Ou encore : *« Si votre cœur est sale à l'intérieur, inutile de faire vos ablutions. Elles ne laveront que votre corps. »*

On conçoit qu'un tel enseignement – et d'autres pratiques elles aussi à la limite de l'hérésie et parfois même franchement hérétiques – n'aient pas toujours plu aux autorités religieuses ou temporelles de l'époque. Admettre les femmes dans les confréries, communier occasionnellement avec du vin n'était guère apprécié des croyants orthodoxes ! En ces temps troublés où se déchaînaient ici ou là les incursions mongoles et les rivalités entre sultans, ces tekkés, ces confréries furent les seuls lieux de paix, de véritables oasis de méditation, de tolérance et d'ouverture au monde extérieur. On le voit clairement dans ce livre, qui ne propose d'ailleurs aucun credo. Ecrit plus d'un siècle après la mort d'Hadji Bektash – qui disait d'ailleurs que *« l'homme véritable est celui qui meurt avant de mourir et peut laver son cadavre avant ses funérailles »* –, ce livre est l'exact équivalent de ce que fut au Moyen Age pour l'histoire des saints chrétiens la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Il est un vivant recueil de miracles et de merveilles où l'on voit les saints prier sur une feuille de sésame, se transformer en grue cendrée, changer le seigle en blé et faire mûrir des pommes en plein hiver, mais où l'on devine aussi une quête de Dieu qui n'est jamais mépris de la chair et de l'homme et un amour qui s'étend jusqu'aux plus humbles plantes. Bref, la vérité d'un monde où l'homme est l'enfant chéri de la Création et où, sans lui, Dieu n'aurait aucun sens. La devise des Bektashis n'était-elle pas, et n'est-elle pas toujours : *« Notre seule religion, c'est l'homme »* ?

Jacques Lacarrière

Des morts-vivants très résistants

OÙ SONT PASSÉS LES VAMPIRES ?
de Ioanna Andreesco.
Préface de Geneviève Calame-Griaule, éd. Payot, 174 p., 99 F.

Il y a cent ans, Bram Stocker publiait son *Dracula*. Depuis, les vampires, de livre en film, se sont multipliés. Mais l'on ignorait que sur leur terre natale, au pied des Carpates, ces morts-vivants sont toujours présents dans l'univers des paysans. L'ethnologue Ioanna Andreesco est partie à leur recherche dans les villages perdus d'Olténie, au sud-ouest de la Roumanie d'où elle-même est originaire. Esquivant les soupçons des autorités (c'était encore le régime de Ceausescu) et gagnant la confiance des habitants grâce aux recommandations d'un pope auquel elle est apparentée, elle a joué les détectives pour mener une enquête insolite sur la piste du *moroï*, ce mauvais mort très résistant et aussi familier qu'inquiétant.

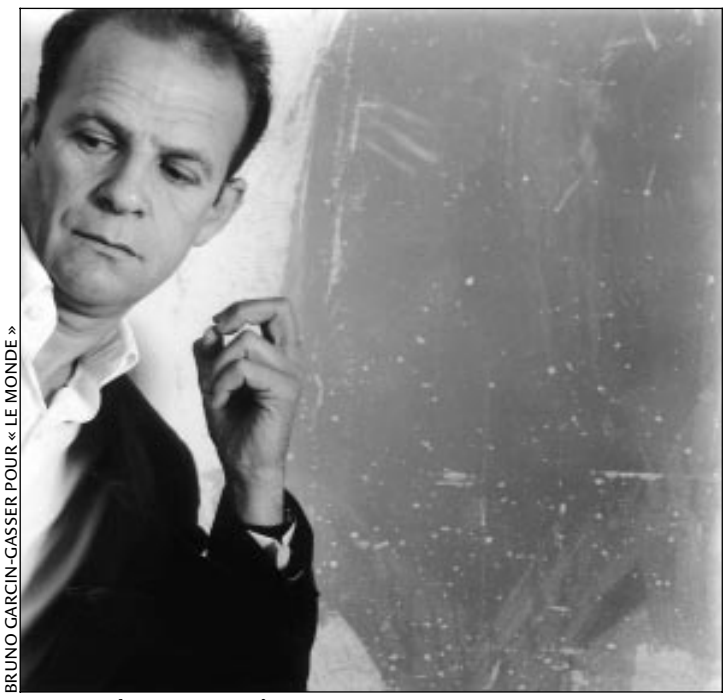
Les femmes surtout lui en ont parlé. La figure principale de ces récits est Dodu, alias « le Bulgare », un ancien garde forestier qui avait une solide réputation de dépravé. On devient vampire, souvent, après une vie d'excès. Métamorphosé après son décès, Dodu revenait nuitamment faire du tapage chez sa veuve. Il a fallu, dit-on, déterrer sa dépouille mortelle et la brûler pour en finir. Ioanna Andreesco restitue la vivacité des propos, l'intensité des croyances et la permanence des rites par lesquels les villageois identifient les défunts suspects et les empêchent de continuer à nuire. Ces vampires d'aujourd'hui, en Olténie, nous surprennent, tant ils ne ressemblent pas à leurs doublures de cinéma. Mais ce que nous confirme cette étude aussi documentée que plaisante à lire, c'est que le destin des morts, toujours, est affaire de vivants.

Nicole Lapierre

François-Marie Banier, l'enfant frondeur

Un petit traité de cruauté raisonnée sur les « animaux » de cette fin de siècle, fixés par un artiste étourdissant et insaisissable, qui livre là une part de son autobiographie

PAST-PRESENT
Photographies de François-Marie Banier.
Ed. Schirmer/Mosel, 256 p., 179 photos, 298 F.



BRUNO GARCIN-GASSER POUR « LE MONDE »

Un regard sans concession ou presque

Des talents, il en a trop, peut-être : il fait des dessins, des photos, des romans, des affaires, des rencontres improbables ou trop programmées. Il invente des noms pour des parfums luxueux, dessine une épée d'académicien français, traverse la planète pour aller passer une soirée avec une vieille dame célèbre – ou un vieux monsieur, ou une jeune femme, célèbres aussi. Vous, vous ne le connaissez pas, mais êtes-vous certains qu'il ne vous a pas pris en photo ? Vous traversiez la rue, vous n'avez rien remarqué. Pas vu cet homme sur le trottoir d'en face ? Pas entendu le garçon qui a arrêté un instant sa vieille Mobylette pour sortir un petit appareil ? Lui, il a vu. Votre solitude, votre étrangeté, votre difformité (apparente ou cachée). Gare à vous si vous êtes trop petit, trop gros, bossu, si vous ne sortez que flanqué de votre jumeau – ou jumelle –, gare à vous si le réel vous fait peur, si vous regardez quelqu'un avec amour, si votre visage a pris les plis de toutes vos blessures. Il vous aura.

Il s'appelle François-Marie Banier. A moins que ce ne soit un nom de guerre (de toutes façons, c'est son nom de guerre, une guerre bien à lui, qu'il mène sans que quiconque puisse vraiment savoir pour qui, pour quoi, comment, et qui il est). Il a cinquante ans, et déjà une bonne vingtaine de vies. Les méchantes langues vous diront qu'il est une méchante langue – ce n'est pas tout à fait faux –, un mondain superficiel et violent, que ses amis se sont appelés Horowitz, Aragon, Silvana Mangano, Marie-Laure de Noailles, Paul Morand, Dali, François Mitterrand... et se nomment aujourd'hui Isabelle Adjani, Nathalie Sarraute, Hector Bianciotti, Caroline de Monaco, Johnny Depp et une bonne partie du bottin mondain. Mais a-t-il des amis ? Les artistes ont-ils des amis ?

A vingt-cinq ans, François-Marie Banier avait déjà écrit trois romans, *Les Résidences secondaires*, *Le Passé composé*, *La Tête la première* (1), où l'on voit son œil de photographe, comme l'on détecte son regard d'écrivain dans ses images. Il était d'une beauté renversante, éternel adolescent qui se croyait tout permis et se permettait tout. Il avait l'air d'un ange – blondeur et traits réguliers – mais, déjà, le regard était intense, parfois sombre. Il se comportait volontiers comme un « affreux », disant tout haut « ce qui ne se dit pas », mimant les règles de la mondanité pour les miner immédiatement et faire exploser ce qu'on n'appelait pas encore, heureusement, le consensus. Il était très « décoratif », le petit Banier, mais il pouvait vous gâcher une soirée en deux mots et trois cris, reprocher à une dame qui se croyait très belle son mauvais goût, son maquillage, son inculture et à un vieux monsieur de le regarder un peu trop intensément...

A trente-huit ans, en 1985, il a réglé ses comptes avec son enfance dans *Balthazar fils de famille* (Gallimard). Là, on a vu où était la déchirure : le père qui gifle, qui cogne plus dur, qui humilie, les hurlements, l'enfant qu'on traite de monstre et qu'on veut « soigner»... *« On n'a qu'un seul âge dans la vie*, y écrivait Banier, *on l'attrape en naissant et on le garde. »* Il l'a gardé. Enfant frondeur. Enfant frappé.

Quand on le lit, on a envie de le rencontrer. On peut s'en repentir. On le trouve étourdissant. Ou insupportable au sens propre. Ou les deux à la fois. Tonitruant, odieux avec le maître d'hôtel, désagréable s'il en a envie, irrésistiblement séduisant s'il le décide, brutal même quand il proteste de son amitié. Il vous embrasse et vous vous demandez si c'est un geste d'accueil ou d'hostilité. Il est trop fort, trop puissant, trop rugueux pour être tendre, ou simplement amical. Il est impitoyable. A en faire peur. Malgré tout, si l'on aime la vie sans trop y croire, on ne peut pas ne pas l'aimer, le lire, regarder ses photos. Si l'on veut voir de près comment ce théâtre de marionnettes folles et cruelles joue la fin de ce millénaire, Banier est l'un des bons guides. Pour ceux qui recherchent la lucidité. Les photos qu'il a réunies sous le titre *Past-Present* sont un volet de plus de son autobiographie et un petit traité de cruauté raisonnée sur les « animaux » de la fin du XXe siècle, des têtes couronnées au clochard déjanté, de la *jet society* à la paysanne trop grosse qui pose pour lui avec fierté.

Dans ses photos, Banier veut révéler quelque chose, un détail, un destin, une situation, un « autre », pour mieux se cacher, lui, comme toujours. Mais il a accepté de mettre dans ce livre une exception, un moment où la tendresse le rejoint sans qu'il puisse s'en défendre. Les portraits de Silvana Mangano, si doux, si délicats, presque indécents d'intimité et d'abandon. Ce jour-là, Banier le trublion était las de la guerre, des rires, des cris, des bruits de la mondanité vaine. Il a fait entrer François-Marie, un ami fidèle. Il a arrêté le temps, il a laissé faire le silence. Il a pris des images simples, secrètes, troublantes, émouvantes, qui en disent aussi long sur lui que sur elle.

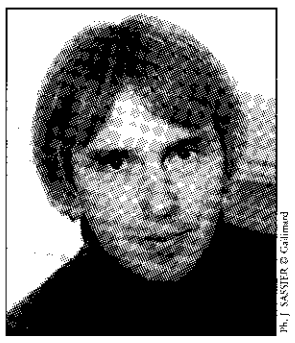
Josyane Savigneau

(1) En poche, « Folio » Gallimard, nº 2444, 2564, 2715.

PHILIPPE DELERM

LA PREMIÈRE GORGÉE DE BIÈRE

ET AUTRES PLAISIRS MINUSCULES



Ph. J. SASSIER © Gallimard

"C'est presque rien le bonheur à la Delerm. Juste des instants fugaces qui sont des moments de grâce. Avec des phrases ciselées dont le charme s'étire sur une page ou deux… Quand on flâne avec Philippe Delerm, on se sent bien, on se sent libre, on se sent vivre. On est en pantoufles dans notre tête…"
Martine Laval, Télérama

"Magritte de la plume, Philippe Delerm saisit, avec son filet, ces moments papillons où tout est libre, léger, éphémère comme un flash. Son recueil a quelque chose d'irremplaçable : cette possibilité d'émerveiller !"
André Rollin, Le Canard Enchaîné

"Compagnon indispensable au chevet de vos siestes estivales. Gourmet, espiègle, fraternel, Philippe Delerm a vocation à rendre le lecteur heureux."
Patrice Delbourg, L'Evènement du Jeudi

L'ARPENTEUR

GALLIMARD

Le livre en pleine dépression

Selon les indicateurs, rarement le secteur de l'édition n'a connu pareille crise. Une situation d'autant plus inquiétante qu'elle ne s'appuie sur aucune raison conjoncturelle particulière mais semble être l'accélération d'un processus ancien

L'édition est en crise. Ce n'est pas nouveau. Voilà bien quarante ans que le cri d'alarme est lancé, que l'on entend dire par les éditeurs, les diffuseurs, les libraires, que rien ne va plus. En 1991, il y avait la guerre du Golfe, on désertait les librairies au profit des marchands de journaux. En 1995, c'était l'élection présidentielle, les attentats, les grèves du mois de décembre. Mais, cette fois, l'explication n'est pas immédiatement perceptible. La catastrophe évidente qui frappe particulièrement depuis le mois de janvier l'ensemble de la profession, et qui n'est pas spécifique au secteur malade des sciences humaines (voir « Le Monde des Livres » du 18 avril) est d'autant plus grave. Comme si, indépendamment d'une conjoncture précise, apparaissait l'accélération soudaine, mais amorcée depuis longtemps, d'un phénomène de fond. Peut-on réduire la crise actuelle de l'édition aux conséquences du marasme socio-économique ? Procède-t-elle plus profondément d'une modification structurelle des comportements et du statut du livre ? D'une « crise de la culture » ?

« Le livre est à une phase cruciale de son histoire. Il nous faut prendre conscience que nous traversons une situation grave, où la défense de l'écrit devient un enjeu essentiel », déclarait Serge Eyrolles, président du Syndicat national de l'édition (SNE), dans le magazine *Livres Hebdo* du 20 juin. Moins de livres vendus pour plus de livres publiés : suicidaire, la tendance est ancienne. Mais les chiffres de vente du premier semestre, relevés par *Livres Hebdo* et confirmés individuellement par la majorité des éditeurs (certains échappant à la crise, ou en profitant), comptent parmi les plus noirs que l'on ait connus : chute des tirages, du chiffre d'affaires (de 8 % à 10 % chez les gros éditeurs), des ventes au détail (de 4 % à 5 %), bref, du « panier moyen » du client en librairie ; et, en revanche, hausse de la production des nouveautés (de 16 % par rapport à l'année précédente), augmentation des taux de retours des invendus (au premier trimestre, 4 % de plus qu'à la même période de 1996). Le plus inquiétant est que 1997 fait suite à deux années moroses. Les chiffres définitifs, pour 1996, ne sont pas encore disponibles, mais le SNE estime la baisse du chiffre d'affaires à 1,4 % environ (1).

LES RAISONS

Les raisons ? On ne cesse d'incriminer, depuis des années, les concurrences rencontrées par le livre. Concurrences extérieures (télévision, multimédia, loisirs divers) et intérieures (gratuité du prêt en bibliothèque, photocopillage). Sans compter la disparition des émissions littéraires et l'absence du livre à la télévision qui commencent à préoccuper même les opposants traditionnels à l'autorisation de la publicité télévisée pour le livre : *« Que les nouvelles générations passent des heures devant la télévision sans y entendre parler de livres, cela pose un problème »*, s'interroge Alain Flammarion, directeur général de Flammarion. Ce qui prend forme plus nettement aujourd'hui, c'est la convergence de ces phénomènes dans un contexte d'inquiétude sociale et de baisse du pouvoir d'achat. Ce n'est pas un hasard si le livre de poche (de faible prix, mais aussi de faible bénéfice pour l'éditeur et pour l'auteur) est – avec la bande dessinée et le livre pratique – le seul à être épargné par la crise. La baisse du chiffre d'affaires général s'accompagne d'une hausse de la production, signe de la prépondérance des livres à bas prix (1) donc d'une baisse moyenne des bénéfices. *« C'est très net*, constate Alain Flammarion. *Il y a de la part des lecteurs une méfiance à l'égard du livre en grand format dont la vente a chuté de 30 %. Avant d'acheter, ils attendent la sortie en poche. »*

La faible rentabilité obtenue sur chaque titre poussant les éditeurs à une inflation de la production, le cercle est vicieux. Pour Jérôme Lindon, PDG des éditions de Minuit, il s'agit d'une *« course à l'abîme »* : *« Pour compenser l'augmentation du taux de retours, les éditeurs envoient davantage de livres aux libraires qui, débordés, renvoient les livres. La profession manque de discipline. »* Le problème de la reprographie et du prêt en bibliothèque reste selon lui préoccupant : *« Une bibliothèque prête un titre 444 fois alors que l'éditeur a vendu dans l'année 170 exemplaires du même titre, soit insuffisamment pour envisager une réimpression. Résultat : l'exemplaire de la bibliothèque est en loques et on ne peut plus le commander chez l'éditeur. Donc le livre n'existe plus. »*

La crise de l'édition ne serait donc pas d'abord une crise de la lecture : *« Jamais on n'a autant emprunté en bibliothèque, jamais il n'y a eu une telle diversité de bons livres, autant de supports médiatiques pour parler des livres »*, constate Christian Bourgois, qui pointe davantage les problèmes liés aux techniques modernes de distribution. *« Le petit nombre potentiel de lecteurs est plus ou moins toujours le même. Mais l'appareil de distribution ultraperformant mis en place ces dernières années nécessite un volume de ventes qui ne correspond pas aux besoins et aux possibilités du public. »*

Si les éditeurs semblent résolus à réduire leur production, c'est que la situation en librairie est devenue critique. *« Depuis 1990, nous sommes nombreux à dire aux éditeurs qu'ils publient trop et n'importe comment,* explique Christian Thorel, directeur de la librairie Ombres Blanches de Toulouse. *Les bons livres sont masqués par le reste, car les maisons d'édition renforcent la production "planche à billets" pour être présents sur les tables des libraires. »* Les clients se méfient, les retours s'accélèrent et beaucoup de points de vente accusent un recul de leur chiffre d'affaires depuis le début de l'année. Chez Ombres Blanches, 1997 s'annonce moins bien que l'année précédente – exceptionnelle, il est vrai. Le premier semestre enregistre une hausse de 4 % du chiffre d'affaires, mais le mois de mars a apporté la première baisse depuis cinq ans. Chez Michèle Ignazi, à Paris, la fréquentation a décru de manière tangible depuis janvier. Si le résultat global parvient à se maintenir, c'est grâce aux habitués et à des commandes exceptionnelles. *« Mais la clientèle se renouvelle peu »*, constate-t-elle. A Lyon, enfin, la librairie Flammarion a vu son chiffre d'affaires général progresser depuis le début de l'année, mais la fiction ne suit pas le mouvement. Des « valeurs sûres », comme Djian, d'Ormesson ou Modiano, n'ont pas fait le plein de leurs ventes. Tant et si bien que Jean Fèvre, le directeur de la librairie, compte réorganiser son magasin durant l'été pour faire plus de place à la pochothèque.

LE CAS MAXI-LIVRES

Dans ce contexte, l'offensive commerciale annoncée par la Fnac est perçue comme une menace supplémentaire par les libraires. Grâce à son projet « Ariane », qui devrait être opérationnel dès 1998, la chaîne compte centraliser le traitement des 5 % de titres qui constituent le *« cœur de l'offre »*. Les livres à forte rotation et les *« indispensables »*, soit environ dix mille titres et 60 % du chiffre d'affaires de la Fnac, seront gérés à partir d'une plate-forme unique et constamment accessibles aux lecteurs. Une logistique inquiétante pour les petits éditeurs, qui craignent de ne pouvoir accéder à cette cible magique. Autres incertitudes planant sur la profession, le sort du groupe Maxi-Livres/Profrance placé en redressement judiciaire mercredi 7 mai (« Le Monde des livres » des 9 et 16 mai) et pour lequel la période d'observation a été prolongée jusqu'au 7 décembre. Parmi les quarante-deux candidats déclarés pour une reprise totale ou partielle du groupe – dont le passif serait estimé à 628 millions de francs et qui sera probablement vendu « par appartements » –, on trouve notamment Hachette (intéressé par les quelque deux cents points de vente de Maxi-Livres) et son concurrent CEP Communication (*via* le club de livres France-Loisirs), le Grand Livre du mois, ainsi que des sociétés de capital risque, des fonds d'investissements ou des groupements financiers, français ou étrangers, comme Morgan Stanley, Apax Partner, Baupost Group ou Wärde Partner. *« Que cet outil qu'est Maxi-Livres puisse intéresser des étrangers soucieux de pénétrer le marché français, cela ne m'étonne pas »*, note un expert du secteur. Voilà qui serait en tout cas susceptible d'en modifier la donne, au moment où les librairies de Maxi-Livres semblent devenues un nouvel « enjeu » pour la profession.

Mais ce qui continue aussi de traumatiser l'ensemble de la chaîne éditeurs-diffuseurs-distributeurs-libraires, c'est la *« catastrophe culturelle »* engendrée, dans le sillage de Maxi-Livres, par le dépôt de bilan de sa filiale de distribution, Distique. En les privant de quatre mois de leurs ventes, soit un tiers de leur chiffre d'affaires annuel, celui-ci touche de plein fouet quelque deux cent soixante petites maisons dont beaucoup sont exemplaires de la richesse et de l'originalité de la pensée contemporaine. Chez Fata Morgana, cet éditeur littéraire dont le siège est situé dans l'Hérault, on explique que ce préjudice conduit à *« renoncer aux livres les plus difficiles »* et à repousser *sine die « des titres prévus en juin parmi lesquels un inédit d'Elytis ou un petit récit d'André Gide »*. Aux Editions Théâtrales, Jean-Pierre Engelbach explique dans un communiqué : *« Cette affaire arrive pour notre maison au moment où nous publions un livre important sur* Le Théâtre d'art, *un beau livre à gros budget qui déséquilibre notre trésorerie. Elle risque de nous priver des fruits nécessaires de sa commercialisation et d'aggraver encore notre situation. Après quinze années consacrées à publier des livres de théâtre, des auteurs contemporains et à les promouvoir dans les librairies* (...), *les éditions Théâtrales sont aujourd'hui menacées de disparition pour de seules raisons financières. »*

C'est le 30 juillet que le tribunal de commerce de Lyon devrait statuer sur l'avenir de Distique. Parmi les sept repreneurs potentiels qui doivent soumettre leur plan de reprise avant le 11 juillet, on parle notamment d'un diffuseur-distributeur, Vilo, d'Harmonia Mundi ainsi que du groupe Hérissey, imprimeur installé à Evreux (Eure) et candidat pour une reprise partielle des actifs.

Si la solution Hérissey recueille l'appui de l'association des éditeurs indépendants – son secrétaire, Régis Blanchet, des éditions du Prieuré, a écrit au ministre de la culture, Catherine Trautmann, pour lui demander de l'appuyer politiquement –, certains la jugent au contraire irréaliste. *« Jusqu'à nouvel ordre, Hérissey n'est pas connu comme diffuseur,* remarque Me Emmanuel Pierrat, l'avocat d'un certain nombre de petits éditeurs. *Ce métier ne s'improvise pas.* A priori, *le seul candidat un peu sérieux, c'est Vilo. »*

En attendant, nombre de libraires et d'éditeurs abordent l'été avec des trésoreries tendues. Du côté des banques, les lignes de crédit s'amenuisent, la confiance aussi. Comme s'il fallait ajouter aux difficultés, l'affaire Distique vient encore, dit-on, *« polluer les relations des banquiers avec les milieux du livre »*.

Florence Noiville, Raphaëlle Rérolle et Marion Van Renterghem

(1) Sur la base de données chiffrées représentant un peu plus de 80 % du chiffre d'affaires de l'édition, la tendance estimée du Syndicat national de l'édition pour 1996 donne un chiffre d'affaires de 14 071 milliards de francs, contre 14 129 milliards en 1995, soit une baisse que l'on peut évaluer à 1,4 % environ en francs constants (– 0,4 % en francs courants). En 1995, le chiffre d'affaires global de l'édition avait déjà reculé de 4,7 % en francs constants. Pour 1996, par ailleurs, les quantités vendues passeraient de 300 à 316 millions d'exemplaires, tandis que le prix moyen connaît une forte chute, passant de 45 à 43 francs hors taxes. Le nombre de titres produits en 1996 est de 45 106, contre 45 125 en 1995.

Artaud persécuté

La publication des *Œuvres complètes* d'Antonin Artaud chez Gallimard n'en est pas au bout de ses peines. A la demande de Serge Malausséna, neveu et unique ayant-droit d'Artaud, une double procédure a été plaidée en appel, vendredi 4 juillet, devant la première chambre de la cour d'appel de Paris, lors d'une audience de plus de sept heures. La première opposait Serge Malausséna aux éditions Gallimard et à Paule Thévenin, amie d'Artaud morte en septembre 1993, qui a consacré sa vie au déchiffrage et à l'établissement (chez Gallimard) des quelque 400 cahiers manuscrits dont elle était détentrice. Dans la seconde procédure, emblématique quoique moins complexe et n'ayant occupé que la toute fin de l'audience, M. Malausséna poursuivait l'écrivain Philippe Sollers, directeur de la revue *L'Infini* (publiée chez Gallimard), pour avoir fait paraître sans autorisation, dans le no 34 de *L'Infini* (été 1991), de longs extraits de la « Conférence au Vieux-Colombier », texte essentiel d'Artaud figurant dans le tome XXVI des *Œuvres complètes*.

C'est par ce fameux tome XXVI, précisément, que le scandale était arrivé : après en avoir bloqué la publication en 1991, M. Malausséna en avait réclamé l'interdiction par voie judiciaire et avait été débouté de sa demande par un jugement du 6 juillet 1994. Entre-temps, l'héritier assignait en référé Philippe Sollers avant d'entamer les deux procédures dont il a interjeté l'appel plaidé il y a une semaine : en première instance, les juges l'avaient en effet débouté face à Gallimard, et avaient condamné Philippe Sollers à 20 001 francs de dommages et intérêts.

BATAILLE PROCÉDURIÈRE

Autant dire que ce feuilleton à rebondissements multiples n'arrange pas la postérité d'Artaud, même si, l'appel n'étant pas suspensif, Gallimard avait pu procéder sans délai à la publication du volume XXVI. Reste à savoir le sort que connaîtra la suite des *Œuvres complètes* (5 ou 6 volumes). La procédure repose d'une part sur la question du droit patrimonial – l'interprétation du contrat du 6 septembre 1946 entre Artaud et Gallimard et de la notion d'« œuvres complètes » (incluant ou non les œuvres « futures ») – et d'autre part sur celle du droit moral – respect de l'œuvre et droit de divulgation par l'héritier. Me Philippe Echassériaux, défenseur de M. Malausséna, a soutenu que le contrat ne portait pas sur les textes rédigés postérieurement à lui et a contesté le travail d'édition de Paule Thévenin (défendue par Me Anne Weill-Macé), qui aurait *« manipulé »* l'œuvre de l'écrivain, notamment sans en faire apparaître les dessins. Me Josée-Anne Bénazéraf, pour Gallimard, a entre autres constaté l'impossibilité d'une publication en fac-similé, relevé la volonté incontestable d'Artaud de divulguer toute son œuvre, et plaidé que M. Malausséna ne pouvait être investi d'un droit de divulgation pleinement exercé par Artaud lui-même (la majorité des œuvres étant par ailleurs antérieures au fameux contrat) de son vivant.

C'est sur un point essentiel, le droit à la postérité d'Artaud, que l'« affaire » de *L'Infini* apparaît comme symbolique. En contestant – sans lui apporter une critique sérieuse – la totalité du travail de Paule Thévenin, Serge Malausséna ne précise pas quel destin il compte donner aux inédits. Or, si la « Conférence au Vieux-Colombier » a été publiée sans autorisation, Me Karen Berreby, avocat de Philippe Sollers, a fait valoir que la défense du droit moral d'Artaud supposait d'abord de rendre ainsi son œuvre familière et vivante. Au terme de l'audience, le président, Jean Mazars, a vivement incité les parties à s'accorder sur le principe d'une médiation. En cas d'échec, les arrêts seront rendus le 3 octobre.

M. V. R.

LE LECTEUR

BP 2030 - 34024 Montpellier Cedex 1

La littérature à en mourir de rire

Dans tous les kiosques **15 F**

Dans le n° 5 : Attali chez les Hopis

"Un enchantement de l'esprit"
Angelo Rinaldi

"Le bonheur est dans *Le Lecteur*"
Jérôme Garcin

L'EDITION FRANÇAISE

● **Nouvelles archives à l'IMEC.** L'Institut mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) vient de recevoir les archives de deux philosophes qu'Emmanuel Levinas comptait parmi ses maîtres : Léon Brunschvicg (1869-1944) et Maurice Halbwachs (1877-1945) – celles de ce dernier ayant été confiées à l'IMEC par Pierre Bourdieu, professeur au Collège de France. L'IMEC a également reçu les archives de l'anthropologue André-Georges Haudricourt et celles de Jean Piel, lesquelles comprennent les archives littéraires de la revue *Critique* fondée par Georges Bataille, dont il fut le directeur.

● **Gombrowicz contre L'Herne.** Apprenant la cession aux éditions Fayard de l'ensemble des Cahiers de L'Herne épuisés (« Le Monde des livres » du 4 juillet), Rita Gombrowicz, veuve de l'écrivain polonais Witold Gombrowicz, a protesté. *« Il ne vous est pas possible de rééditer le "Cahier Gombrowicz"* [publié en 1971 par Dominique de Roux], *et encore moins de céder ce droit que vous n'avez pas »*, écrit-elle par l'intermédiaire de son avocat à Constantin Tacou, PDG des éditions de l'Herne, dans une lettre valant pour une mise en demeure.

● **Grisoni chez Flammarion.** Dominique-Antoine Grisoni, directeur de la collection « Biblio » au Livre de poche (Hachette), a été nommé responsable des essais et documents aux éditions Flammarion, sous l'autorité de Danielle Nees, directrice générale. Il devrait prendre ses fonctions en septembre aux côtés d'Héloïse d'Ormesson et de Raphaël Sorin, respectivement directeurs littéraires pour la littérature étrangère et la littérature française.

● **Prix littéraires.** le prix Apollinaire a été décerné au poète Richard Rognet pour *Lutteur sans triomphe* (L'Estocade) ; le prix des Ambassadeurs à Hélène Carrère d'Encausse pour *Nicolas II : la transition interrompue* (Fayard).

A L'ETRANGER

Elémentaire, le marketing

La petite ville de Crowborough (Sussex) a décidé de se lancer dans le tourisme littéraire en utilisant le nom et l'œuvre de son seul et unique résident célèbre : Sir Arthur Conan Doyle. Comme le créateur de Sherlock Holmes est mort en 1930, on peut s'étonner que personne n'y ait pensé plus tôt. En tout cas, les organisateurs de la manifestation expliquent qu'il n'y a pas de raison que Baker Street et ses commerçants empochent tous les gains liés au(x) grand(s) homme(s) et que Crowborough, où Conan Doyle a habité pendant vingt-trois ans, n'en tire aucun profit. Les touristes qui sont venus participer à ce festival, samedi 5 et dimanche 6 juillet, ont pu acheter toutes sortes de choses, des casquettes à la célèbre pipe, assister à un défilé canin à la gloire du chien de Baskerville et participer à un séminaire. Une commande a été passée pour faire édifier une statue de Conan Doyle (dont la maquette a été approuvée par sa fille) mais les fonds manquent encore. Heureusement, il existe quelque 400 associations vouées au culte de Sherlock Holmes à travers le monde.

● **VENEZUELA : le prix Rómulo Gallegos à Angeles Mastretta**
Le prix international pour le roman Rómulo Gallegos, l'un des plus prestigieux d'Amérique latine, a été décerné à Caracas (Venezuela) à la romancière mexicaine Angeles Mastretta pour son livre *Mal de Amores* (Alfaguara), une histoire d'amour qui se situe pendant la révolution mexicaine. Elle recevra son prix d'un montant d'environ 360 000 francs, le 2 août, à Caracas.

● **GRANDE-BRETAGNE : Chers enfants**
Une jeune femme anglaise au chômage, récemment divorcée et sans le sou, vient de signer un contrat sans précédent pour un livre pour enfants, environ 1 000 000 de francs, auprès d'un éditeur américain. L'histoire s'intitule *Harry Potter and the Philosopher's Stone* et avait été très appréciée en Angleterre. Harry Potter, pauvre orphelin élevé par un méchant oncle et une méchante tante, découvre qu'il est un magicien et passe dans un autre monde par une faille temporelle. Et les studios de Hollywood semblent également intéressés.

● **De plus en plus de livres on line**
Après Amazon.com aux Etats-Unis, ou l'Internet Bookshop britannique, sont arrivés d'autres librairies spécialisées sur Internet : d'abord la chaîne Barnes & Noble, et à présent the Book-of-the-Month Club vient de lancer un site avec 2 400 titres, ce qui confirme que le marché s'agrandit mais que cela pourrait être nocif pour les librairies traditionnelles. L'avantage évident des sites sur Internet, c'est qu'ils n'ont pas de problèmes de stockage et qu'on peut y trouver en particulier des livres qui ne sont plus en librairies (170 000 titres en permanence chez Barnes & Noble, tandis qu'Amazon s'enorgueillit d'en présenter deux millions et demi). En outre, profitant de leur situation dominante, ils peuvent proposer des rabais et des promotions souvent importants. En revanche, les ventes restent en fait pour l'instant assez réduites et Amazon serait en déficit de quelque 30 millions de francs.